NEUVIÈME ANNÉE. — N° 209 15 SEPTEMBRE 1905 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Les Prévisions de Nébo réalisées

Les émeutes de Tokio et de Bakou

Chaque fois que l'*Echo du Merveilleux* publie un de ces saisissants articles, signés Nébo, à la fois si savants et si simples, je reçois de nombreuses lettres qui me demandent : « Qui est Nébo? Peut-on le consulter? Où habite-t-il? » Et, chaque fois, un peu confus, je réponds à mes correspondants : « Je ne sais qui est Nébo et je ne crois pas qu'il consente à être consulté, puisqu'il ne m'a jamais fait connaître où il demeure. »

Je ne dis là que la vérité. Je ne sais qui est Nébo. J'ignore son nom, sa naissance...

Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme,
Si c'est un grand seigneur et comment il se nomme.

Malheureusement, je n'en sais rien, et il y a plusieurs années que cela dure !

Un jour, je reçus un manuscrit, d'une écriture franche et claire, dont l'auteur s'excusait de garder l'anonyme, mais qui me parut si intéressant que je crus devoir l'insérer.

Je reçois beaucoup de manuscrits dont les auteurs refusent de se faire connaître. Ce sont en général des articles où l'on me raconte des histoires, presque toujours curieuses. Je les lis. Je ne les publie pas. J'en demande pardon aux auteurs, mais je ne puis faire autrement. L'*Echo du Merveilleux* n'est pas un recueil de contes et de nouvelles, plus ou moins romanesques ou fantastiques. C'est un recueil d'histoires vraies.

J'entends bien qu'on m'objectera que, parmi ces histoires vraies, il en est quelques-unes qui ne sont pas réellement arrivées. J'en tombe d'accord. Je les appelle cependant des histoires vraies, parce que, dans le cas où elles ne sont pas *objectivement* vraies, elles le sont du moins *subjectivement*.

Prenons un exemple. Trois personnes, comme cela s'est passé récemment à Neuville-Vitasse (Pas-de-Calais) (1) affirment avoir aperçu, dans les airs, au même endroit, au même moment, une forme de femme portant dans ses bras un enfant, qu'ils ont prise pour la Vierge à l'Enfant Jésus. Il est possible que ces trois personnes aient été les dupes d'une illusion, d'une hallucination simultanée. En tout cas, il y a là un fait réel, un phénomène certain qui rentre dans le cadre de nos études : trois personnes ont vu, ou ont cru voir.

Si, au lieu du témoignage signé de ces trois personnes, je n'avais trouvé au bas du récit de cette apparition qu'un pseudonyme ou qu'un paraphe illisible, je ne l'aurais pas publié, car ce récit, au lieu d'avoir la valeur d'un fait, n'aurait plus eu que celle d'une fantaisie d'imagination, absolument sans intérêt au point de vue de l'étude du Merveilleux.

Le cas n'était pas le même pour le premier article de Nébo. Cet article portait en soi son authenticité. Il parlait de faits connus ou contrôlables et il en tirait des déductions logiques. La personnalité de l'auteur, dans ces conditions, était indifférente. Il était, d'ailleurs, facile de constater, à la précision du style, à la sûreté de l'érudition, que cet auteur n'était pas le premier venu. Je publiai donc ce premier article, puis un deuxième, puis un troisième.

J'espérais que Nébo finirait un jour par se faire connaître, au moins de la Direction de l'*Echo du*

(1) Voir le numéro du 1er août 1905.

Merveilleux. Il n'en fit rien. Au contraire, il parut, à mesure que le public prenait un intérêt de plus en plus grand à lire ses études, chercher à s'envelopper d'un mystère de plus en plus épais. Bref, à l'heure actuelle, j'ignore comme au premier jour qui est Nébo.

Si je fais cet aveu à nos lecteurs, c'est que je prévois une nouvelle avalanche de lettres au sujet du mystérieux écrivain, et que j'aime mieux prendre les devants pour n'avoir pas à y répondre.

Les événements de ces dernières semaines viennent, en effet, de justifier d'une éclatante façon les calculs et les théories de Nébo. Reportez-vous au numéro de l'*Echo du Merveilleux* du 15 avril dernier. Relisez l'article intitulé : *Sur les phénomènes de prévision*.

Nébo, prenant comme exemple l'aspect du ciel au 11 juin 1903, démontrait que cette disposition céleste avait toujours signifié guerre, révolution, massacre. En fait, le 11 juin 1903, elle avait coïncidé exactement avec l'assassinat du roi et de la reine de Serbie, qui mit fin à la dynastie des Obrenovitch.

Or, l'aspect du ciel devant, au commencement du mois de septembre de cette année, présenter de grandes analogies avec celui du 11 juin 1903, Nébo en concluait qu'à cette date de graves événements se produiraient.

« Ces aspects, disait-il, dureront une dizaine de jours, à commencer vers le 28 août jusque vers le 8 septembre ».

Suivaient des détails techniques. Puis Nébo concluait :

« Cet aspect, très analogue à celui du 11 juin 1903, paraît signifier, d'une manière générale : guerre, révolution, massacre. Mais c'est là une interprétation qui manque entièrement de précision. Il faudrait chercher à déterminer si c'est une guerre, une révolution, un massacre, ou même simplement un meurtre qui doit arriver. Il faudrait aussi déterminer quel est le pays où le phénomène aura lieu, et, si c'est un meurtre qui doit se produire, quelle est la personne qui sera frappée ».

Nébo, pour ces recherches, proposait de ne négliger aucun procédé divinatoire. Il faisait appel aux personnes qui s'occupent d'études astrologiques, aux somnambules, aux cartomanciennes, aux voyantes capables de lire l'avenir dans le cristal...

Personne n'a répondu à son appel. La gloire de la prédiction réalisée restera donc pour lui seul.

On ne peut nier, en effet, que si Nébo n'a pas déterminé exactement la nature des événements qui se produiraient dans la période qu'il indiquait, il a, du moins, fixé cette période avec une précision mathématique. C'est, en effet, entre le 28 août et le 8 septembre qu'a été signé le traité de Porstmouth qui a déterminé les émeutes de Tokio, et qu'ont éclaté les désordres sanglants de Bakou, sans compter le désastre des tremblements de terre d'Italie.

A l'époque où Nébo publiait son article, il y a juste cinq mois, personne au monde ne prévoyait ces événements — ou si, d'aventure, on les avait prévus, personne n'eût pu en fixer la date. Cette date, Nébo, par le calcul et par l'observation, a pu la fixer... Il a même pressenti, sinon affirmé, ce que seraient les événements, puisqu'il a parlé de massacre et de révolution, deux mots qui s'appliquent trop exactement, hélas ! à ce qui se passe en Russie et au Japon ...

Cela doit donner à penser à ceux qui auraient été tentés de sourire en lisant l'article que, dans notre numéro du 15 août, Nébo publiait sur les « pronostics de guerre » pour 1906 ou 1907.

GASTON MERY.

La Fin du Matérialisme

Nous croyons intéressant de reproduire le magistral article que sous ce titre : *La fin du matérialisme*, Léon Daudet a publié, dans la *Libre Parole* du 3 septembre 1903, sur le dernier ouvrage du Dr Gustave Le Bon, l'*Evolution de la matière*. Nous aurons certainement à revenir sur cet ouvrage d'un grand savant et d'un libre esprit. Constatons seulement aujourd'hui que les découvertes du Dr Gustave Le Bon peuvent servir à l'explication de certains phénomènes de « dématérialisation », niés jusqu'à présent par la science officielle.

« Il est plus simple et moins naïf de croire en Dieu qu'en Berthelot. »

Les dogmes scientifiques vont vite à notre époque. Les primaires, qui les suivent de loin, en les vénérant comme des dieux, sont contraints de se dépêcher. C'est ainsi que le matérialisme à la Büchner, dada favori de tous les Homais allemands, suisses, belges et français, est en train de s'effondrer sous le coup des nouvelles découvertes en physique et en chimie, qui bouleversent le laboratoire contemporain.

J'engage tous ceux de mes lecteurs, que les études un peu sévères ne rebutent point, à se procurer le très récent ouvrage de M. Gustave Le Bon, intitulé

l'*Evolution de la Matière*. Ils ne regretteront point leur peine. Savant original et prudent à la fois, n'admettant rien que de contrôlé et d'indiscutable, mais ne s'en laissant point imposer par les pontifes, M. Gustave Le Bon appartient à cette élite nouvelle de penseurs et d'inventeurs, tels que MM. Jules Soury, Branly, Curie, Quinton, Demolins et quelques autres, dont s'enorgueillit actuellement la culture française. Pour ces véritables chercheurs, il n'y a pas de doctrine immuable, pas d'école, pas de sectarisme philosophique. Ils ont échappé à la tutelle des instituts et du gouvernement. Ils exposent librement et devant tous le résultat de leurs travaux, sans tenir compte des critiques injustes, du silence trop habile, des réputations surfaites, mais attentifs aux objections désintéressées. Ils ne mettent pas le méthodisme protestant au-dessus de la méthode, ni le rationalisme avant la raison.

Donc, M. Gustave Le Bon, après un grand nombre d'expériences dont le détail n'entre point dans le cadre d'un article, mais qui toutes ont trait aux rayons X, à ce que lui-même a appelé « la lumière noire », et à la radio-activité, est arrivé à la conclusion que ces multiples phénomènes, dans leur étrangeté et leur complication apparente, dérivent tous d'un processus fondamental : *la dématérialisation* ou, si vous préférez, *l'évanouissement de la matière*. La vieille théorie de la matière immuable et invariable et de l'énergie, distincte d'elle, qui l'anime pour former et continuer l'univers, disparaît du même coup dans les limbes. La célèbre formule : « rien ne se perd, rien ne se crée » se trouve ainsi modifiée : « rien ne se crée, tout se perd ». Enfin, le savant aboutit à déceler dans l'atome un immense réservoir d'énergie d'où dérivent, au moment où il se disloque et s'éparpille pour retourner à l'éther, la plupart des forces connues, chaleur solaire, lumière, électricité.

Voici d'ailleurs, en propres termes, les conclusions de M. Gustave Le Bon. Elles n'ont pas manqué de produire quelque étonnement dans le monde scientifique et elles ne seront adoptées qu'à regret par tous ceux qui ont leur siège fait, que les vraies nouveautés rebutent.

1° La matière supposée jadis indescriptible, s'évanouit lentement par la dissociation continuelle des atomes qui la composent.

2° Les produits de la dématérialisation des atomes constituent des substances intermédiaires par leurs propriétés entre les corps pondérables et l'éther impondérable, c'est-à-dire entre deux mondes considérés jusqu'ici comme profondément séparés.

3° La matière, jadis envisagée comme inerte et ne pouvant restituer que l'énergie qu'on lui a d'abord fournie, est au contraire un colossal réservoir d'énergie — l'énergie intra-atomique, qu'elle peut dépenser sans rien emprunter au dehors.

4° C'est de l'énergie intra-atomique, qui se manifeste pendant la dissociation de la matière, que résultent la plupart des forces de l'univers, l'électricité et la chaleur solaire, notamment.

Pour concevoir toute l'importance de semblables affirmations et la répercussion qu'elles auront prochainement dans les systèmes philosophiques, il suffit de rappeler qu'Herbert Spencer, le maître de la doctrine de l'évolution, écrivait dans un chapitre de ses *Premiers Principes* consacré à l'indestructibilité de la matière : « Si l'on pouvait supposer que la matière peut devenir non existante, il serait nécessaire de confesser que la science et la philosophie sont impossibles. » A quoi M. Gustave Le Bon objecte avec beaucoup de bon sens que la philosophie naturaliste ne commande pas les découvertes scientifiques, mais est bel et bien commandée par elles. Nous n'avions pas besoin d'ailleurs de cette citation pour saluer dans Herbert Spencer un de ces primaires encyclopédiques qui ont repris, avec plus d'envergure, les procédés sommaires et l'outrecuidance des « affirmateurs » du dix-huitième siècle, des Helvétius, des d'Alembert, des Diderot.

Il m'est, naturellement, impossible de suivre M. Gustave Le Bon à travers une longue et magnifique démonstration qui fait de son livre un monument durable. Les chapitres les plus originaux sont ceux où, pénétrant et analysant la structure intime de l'atome, il l'assimile aux systèmes d'astres qui gravitent lumineusement autour de nous dans la solennité des nuits. Une même évolution sidérale vaut pour l'infiniment grand et pour l'infiniment petit. La vitesse de rotation des particules stellaires qui constituent l'atome, accumule en lui des forces immenses, et celles-ci, quand elles se libèrent, dégagent une énergie qu'on ne peut calculer. Si l'homme pouvait, un jour, obtenir artificiellement, par un procédé de laboratoire, cette dématérialisation de la matière qui se produit partout et constamment avec une infinie lenteur, si l'homme réalisait ce prodige, il changerait la face de la terre, la misère serait supprimée.

Hypothèses, me direz-vous. Sans doute, mais appuyées sur des faits patents, sur des conditions expérimentales que chacun peut reproduire et qu'il est malaisé d'interpréter autrement. Le mérite éminent de M. Le Bon est d'avoir montré, *le premier* que la radio-activité, considérée dans le début comme la propriété de certains corps très rares, appartient au contraire à tous. Seulement chez la plupart elle est extrêmement réduite, donc fort malaisée à déceler. Ainsi qu'il arrive bien souvent, un cas cru particulier était une règle générale que nous dissimulait notre ignorance.

C'est un rude sujet de méditation que l'existence invisible, autour de nous, à nos côtés, en nous-mêmes, de forces profondément inconnues de nous Qu'était l'électricité il y a cent ans ?

Un jouet d'enfant, une amusette de charlatan. Elle existait dans la nature et dans les mêmes conditions qu'aujourd'hui. Mais nous ne savions ni la capter ni l'employer. Actuellement elle semble une reine. Demain peut-être elle sera détrônée. Le radium et les rayons X ne sont eux-mêmes que les premières apparitions, que les premiers suintements d'une puissance mystérieuse, que les balbutiements d'une conception nouvelle. Les savants font des découvertes. Puis ils sont entraînés par elle. C'est la beauté de ces études que nul ne peut prévoir où elles le mèneront, à quel rivage il devra demain aborder.

Ce qui est certain, c'est qu'après une phase d'obscurcissement, le spiritualisme revient un peu partout en honneur. J'entends ici par spiritualisme non la triste et fade doctrine Sorbonnienne qui nous valut les poncifs d'il y a quarante-cinq ou cinquante ans, les poncifs antérieurs aux poncifs matérialistes d'après la guerre. Je parle de cette conception à la fois ailée et précise, libérale et respectueuse, qui va de la plaine aux sommets, sans nier le sommet, sans nier la plaine, mais constatant qu'on respire mieux à mesure qu'on s'élève davantage, et que la vision qui embrasse est supérieure à celle qui restreint. Plus exactement, le spiritualisme monte de la sensation à l'idée, en passant par le sentiment, au lieu que le matérialisme suit la voie inverse qui explique le haut par le bas et la moralité par l'instinct. Le matérialiste, même déguisé en criticiste, est comparable à l'alcoolique ou à l'opiomane qui cherche la joie dans une absorption. Le mystique spiritualiste des cîmes, la trouve, cette joie, dans une contemplation.

Je ne sais pas du tout quelle est la lignée religieuse de M. Gustave Le Bon et s'il a ou non gardé une croyance, un penchant succédant à la croyance. Ce que je sais, c'est que sa manière d'exposer et le ton de sa discussion le séparent nettement de ces fils de la Réforme, passés du temple au laboratoire, qui se croient plus libres que les autres hommes parce qu'ils sont désaffectés, sinon désaffectionnés. La raison et la dialectique des arrière-neveux de Luther et surtout de Calvin sont encore saturées de fanatisme. Rien ne m'amuse comme de découvrir ces grimaces profondes et tendues sous des masques impassibles. Physique, chimie, histoire naturelle, sociologie ne sont que légers vernis sur ces tempéraments de sectaires. Ils craquent et s'écaillent à la moindre contradiction.

Rien de tel chez l'auteur de l'*Evolution de la Matière*. Il ne s'écrie pas : « Je suis libre penseur ! » Il murmure : « Je demande et prends la permission de penser en toute liberté. » Et modestement, gentiment, il introduit, précédée de preuves, une thèse formidable, une interprétation nouvelle de l'univers.

J'ai pensé qu'il valait la peine d'attirer l'attention du grand public sur une œuvre et sur une personnalité que l'on combattra surtout à la muette, en ayant l'air de les ignorer.

Léon Daudet.

Séances de Matérialisation

Mme Hélène S. Letort, qui habite, 23, rue du Bac, à Paris, donne, dans le *Light*, le compte rendu de trois séances de matérialisation auxquelles elle a assisté à Clowne (Angleterre), chez le « merveilleux médium », M. C. Eldred, de cette ville.

Elle s'y était rendue spécialement dans ce but, accompagnée de son mari, M. Charles Letort, et de deux amis, Mme Bosset, de Paris, et le père de celle-ci, M. Garsault, du Havre.

Ils arrivèrent à Clowne le dimanche 30 juillet, et après s'être reposés pendant quelques heures, pendant lesquelles ils avaient fait de la musique, M. et Mme Eldred invitèrent leurs hôtes à se rendre avec eux dans la salle de séances ; elle ne contenait d'autre meuble qu'un petit harmonium près de la cheminée, un fauteuil dans un cabinet formé par un rideau, et, en face du fauteuil, deux rangées de chaises.

Nous laissons maintenant la parole à Mme Hélène S. Letort :

« Sur l'invitation de M. Eldred, nous examinâmes soigneusement tous les meubles, le plafond et le parquet, ainsi que le rideau. Il était cloué aux murs et au sol, de façon à ne laisser qu'une entrée juste au milieu.

« Une seule porte s'ouvrait sur la pièce. Mon mari la ferma lui-même à double tour et mit la clef dans sa poche. De plus, cette porte et le cabinet étaient juste en face des assistants, qui pouvaient les voir l'un et l'autre pendant tout le cours des séances.

« Avec nous, se trouvaient trois amis de M. Eldred, qu'il avait invités sur notre demande, parce que, étant des habitués de ces séances, leur présence devait créer de bonnes conditions pour les expériences.

« L'un d'eux, M. Edwards, était assis au premier rang des chaises, à ma droite, et me donnait la main. Les deux autres étaient au second rang, juste au-dessous du bec de gaz. De cette place il leur était impossible de se mouvoir pendant les séances. Mme Eldred, formant le dernier anneau à la gauche du premier rang, donnait la main à M. Garsault. Nous étions à environ trois mètres du cabinet.

« A la seconde séance, le 2 août, notre ami, M. H. Blackwell, de Londres, était avec nous, et se tenait assis au second rang, entre les deux autres invités de M. Eldred. La clef de la porte pendant cette séance était dans sa poche.

« A chacune de ces séances, « Arthur », le frère du médium, mort depuis longtemps, et son principal inspirateur, se matérialisant effectivement, allait et venait de la salle au cabinet en notre présence. Il resta

parmi nous, chaque soir, pendant une durée de dix à quinze minutes.

« Il nous montra ses bras nus, nous donna des poignées de mains, nous fit toucher ses magnifiques vêtements blancs et se promena à travers la pièce.

« A chacune des séances, il nous porta deux « lumières d'esprits », il nous les remit et nous permit de les examiner ; c'étaient des disques lumineux, ressemblant à de l'albâtre, d'une substance dure, ayant la dimension, à peu de chose près, d'une pièce de cinq francs. Leurs rayons, rappelant ceux de la lumière électrique, étaient neutralisés en partie par la lumière du gaz. Ils n'avaient ni odeur ni saveur, et ne nous donnèrent aucune impression de chaleur, étant de la température de nos mains.

« Le premier soir, Arthur se dématérialisa deux fois ; se débarrassant de ses vêtements, il parut disparaître entre ses mains ; son corps disparut aussi et bientôt il ne resta plus rien de lui que son buste flottant rapidement dans l'air.

« Puis, d'un mouvement, il se trouva debout devant nous, complètement matérialisé. Bientôt il se dématérialisa de nouveau, et cette fois il sembla sombrer dans le parquet.

« Le second soir, il nous montra ses pieds nus, que nous vîmes tous très distinctement. Immédiatement après, il releva son vêtement et nous ne vîmes plus de pieds du tout. Le spectre se tenait debout devant nos yeux, mais il n'avait pas de pieds pour le porter. Il laissa retomber son vêtement et se mit à marcher comme avant.

« Il releva le rideau, entra dans le cabinet, et nous le vîmes alors lever le bras et ouvrir le robinet à gaz. La lumière égalait alors celle d'une bonne bougie. L'esprit se pencha à plusieurs reprises et embrassa son frère endormi. Nous le vîmes et l'entendîmes aussi qui frappait légèrement sur l'épaule du médium.

« Souvent, quand l'un des esprits familiers du médium était sorti, les rideaux du cabinet étaient retirés et la lumière était assez levée pour nous permettre à tous de voir distinctement le médium en même temps que l'esprit.

« Une fois, je fus appelée dans le cabinet, et, là, l'esprit à ma gauche et le médium à ma droite, à une distance de moins d'une longueur de bras de chacun d'eux, j'eus tout le temps nécessaire de les étudier. Ce qui me frappa le plus et m'aurait probablement effrayée, si je n'avais lu des relations d'expériences semblables, c'était l'état du médium.

« Il était rigide comme une momie ; sa tête semblait entrée dans ses épaules et ses jambes paraissaient s'être raccourcies. Quand nous nous assîmes, au commencement de la séance, nous voyions ses pieds dépasser le rideau ; maintenant ils touchaient à peine le sol. Il semblait recroquevillé ; mais sur ses joues se voyait un point rouge de fièvre. Même mon mari et nos amis, de là où ils étaient sur leurs chaises, pouvaient s'apercevoir de l'étrange diminution du corps du médium.

« A chaque séance, huit à neuf esprits se matérialisèrent ; quelques-uns étaient très grands, plus grands que le médium, d'autres beaucoup plus petits que lui. Il vint même deux enfants, sur ma demande et celle de mon mari.

« Parmi nos amis personnels que je reconnus, je n'en mentionnerai que quelques-uns.

« Au cours de la première séance, un esprit féminin vint à mon mari. Il se leva et, après un moment d'hésitation, reconnut une femme qui lui avait tenu lieu de mère dans son enfance ; mais cette femme, qui était morte à un âge avancé, revenait jeune comme il l'avait connue alors, avec des cheveux noirs.

« Bien qu'elle apparût alors pour la première fois, elle se montra en pleine lumière et était très bien matérialisée.

« Nous nous rapprochâmes tous d'elle pour mieux l'examiner ; elle nous sourit doucement, nous regardant tous, les uns après les autres. Elle resta là pendant plusieurs minutes.

« A la seconde séance, un esprit vint droit à Mme Bosset et à son père. La première se leva et, dès qu'elle aperçut la figure du fantôme, s'écria : « Mais, c'est mère ! »

« Alors, M. Garsault s'élança en avant, les bras ouverts, et l'esprit se jeta sur sa poitrine, lui entourant le cou de ses bras et le baisant au visage. Mme Bosset, profondément impressionnée, tomba sur ses genoux, mais l'esprit se retourna vers elle, saisit ses deux mains et la releva.

« M. Garsault nous dit ensuite qu'il avait parfaitement reconnu sa femme et qu'elle lui avait donné son cou à embrasser à sa place favorite. Il avait senti la gorge d'une femme au travers du vêtement et une haleine chaude sur son visage.

« Deux écrivains bien connus se matérialisèrent pendant cette séance, l'un, anglais, sur la demande de M. Blackwell, avec lequel cet esprit s'était déjà fait photographier, l'autre, français, sur la demande de mon mari, à qui il serra la main. Cet esprit s'était déjà manifesté à mon mari par d'autres médiums. Tous deux furent parfaitement reconnus et restèrent avec nous au moins de trois à cinq minutes. Voilà pour ces deux séances.

« Le mercredi 9 août, pendant que nous faisions de la musique au salon, M. Eldred posa brusquement son violon à terre et, regardant sa montre, eut la bonté

de nous offrir une troisième séance, que nous acceptâmes avec plaisir.

« Nos amis avaient quitté Clowne et nous n'étions plus que quatre, Mme Eldred, M. Edwards, mon mari et moi.

« Nous entrâmes dans le salon des séances et le médium ne tarda pas à entrer en transe par son frère Arthur. Celui ci, avec son aimable sourire accoutumé, vint à nous et dit que c'était lui qui avait désiré que le médium nous donnât cette séance. Il ajouta à notre adresse quelques mots aimables que nous n'oublierons jamais.

« Le médium rentra dans le cabinet et, après quelques chants et de la musique, le gaz fut abaissé et le rideau tiré. Deux esprits apparurent ; l'un d'eux, M. B..., qui s'était déjà matérialisé pendant la deuxième séance, vint à nous et s'assit pendant un instant sur une chaise en dehors des rideaux ; l'autre, une petite fille nègre, était assise à l'intérieur du cabinet, à côté du médium. Nous ne pouvions, de nos sièges, distinguer les traits de ce dernier esprit, mais nous pouvions très bien voir la face noire entourée d'une draperie blanche. Mme Eldred demanda si c'était Lyly, la petite négresse qui est un des *contrôls* de M. Eldred, et l'esprit fit un signe affirmatif.

« A la manifestation suivante les rideaux se retirèrent comme d'eux-mêmes et, à la place où la petite fille était assise, se trouvaient, comme en bas-relief sur le mur, la tête et les épaules d'un esprit que nous avions vu aux séances précédentes. « C'est le général M. » nous écriâmes-nous tous d'une voix. Sa face pâle apparaissait en bonne lumière et c'était un bas-relief magnifique et très artistique.

« Voici un autre esprit. M. B... sortit de nouveau de derrière les rideaux où il semblait s'être caché et me fit signe de m'approcher. Je m'approchai du cabinet une seconde fois et me trouvai tout près du médium et des deux formes. Je regardai avec attention M. B..., dont la figure énergique était très vivante, avec ses yeux noirs, son nez droit, fort, et ses larges favoris, que je reconnus très bien. Il me montra l'autre forme et je reconnus parfaitement la face pâle et caractéristique, avec d'épaisses moustaches, que nous avions vue deux fois. Je ne la vis point bouger. Elle m'apparut en réalité comme un vrai bas-relief plutôt que comme une figure.

« Mon mari fut appelé à son tour dans le cabinet et eut les mêmes impressions que moi. Cependant, lui, vit la tête se retourner légèrement sur le côté droit. Il remarqua aussi que le médium était là, sans connaissance dans son fauteuil, au moment même où il voyait les deux formes fluidiques.

« Quand il retourna à son siège, B... retourna derrière les rideaux et ils se fermèrent d'eux-mêmes.

« Trois autres esprits se matérialisèrent ; l'un d'eux était un ecclésiastique avec une étole noire sur son vêtement blanc, l'autre était Fl., l'esprit qui était venu à mon mari lors de la dernière séance. Elle vint directement à lui, mit ses bras sur ses épaules et l'attira vers elle d'un mouvement caressant.

« Il sentit l'os de son front, son haleine chaude sur sa figure. Comme elle avait paru trop jeune lors de sa première matérialisation, elle rejeta de côté sa draperie et fit voir à mon mari que cette fois elle avait des cheveux blancs.

« Tels sont les principaux faits de ces extraordinaires séances. Par elles, nous avons cru davantage à la science, et nous en serons toujours reconnaissants au sympathique médium, à ses aimables amis spirituels et à Dieu, pour la manifestation splendide de la plus haute vérité.

« Je tiens à ajouter que, si les esprits matérialisés purent à peine parler pendant ces séances, c'était que le médium souffrait de la gorge ; il venait de subir une opération de cet organe.

« L'état de sa gorge est variable. Quand il n'en souffre pas, les esprits parlent mieux. Cependant nous adressâmes la parole aux esprits en français, en anglais et en norwégien, selon leur nationalité sur la terre.

« La lumière qui nous éclairait, quand elle était au plus fort, avait l'éclat d'une bougie; quand elle était au plus faible, celle d'une veilleuse. »

HÉLÈNE S. LETORT,
23, rue du Bac, Paris.

Je certifie que la relation ci-dessus est exacte.

CHARLES LETORT.

QUELQUES FAITS

Nous donnons ci-dessous une intéressante communication d'un de nos lecteurs. Il serait vraiment à souhaiter que beaucoup de nos amis voulussent bien ainsi nous adresser le récit des faits curieux dont ils auraient été les témoins directs ou qui seraient venus à leur connaissance par l'intermédiaire de personnes dignes de foi. Cela constituerait un dossier, dont nos recherches sur les lois du merveilleux tireraient certainement profit.

Luçon (Vendée), 5 septembre 1905.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

J'ai eu déjà l'honneur de vous communiquer des remarques au sujet de coïncidences, au moins curieuses, entre les nombres 7 et 17 et les événements remarquables survenus dans ma famille.

Le très aimable accueil réservé à ma lettre, m'engage à vous envoyer le récit de quelques faits intéressants, parmi ceux nombreux que j'ai pu recueillir et contrôler. Vous pourrez en disposer à votre gré.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, la nouvelle expression de mes sentiments respectueux.

UNE CONSULTATION DE LA TABLE TOURNANTE

Un soir de l'année 1847, les frères Ballereau, Julien et Léon, parcouraient, dans leur tilbury, la distance qui sépare Mareuil de Luçon. Le temps était froid et clair, une couche assez épaisse de neige ouatait le chemin où la voiture roulait silencieuse.

Ils venaient de dépasser la Frise quand soudain s'entendit un bruit particulier, sorte de sifflement dont, alors qu'il vivait, se servait fréquemment leur père pour les appeler à lui.

Frappés tous deux par l'étonnante similitude de son, entre le bruit perçu et celui dont ils avaient gardé le souvenir exact, ils arrêtèrent la voiture et en descendirent pour explorer la route et les buissons, sans y découvrir, d'ailleurs, rien de suspect.

Ils repartirent. Une deuxième, puis une troisième fois l'appel retentit nettement à leurs oreilles, et ce fut sous l'impression de cet événement extraordinaire que, l'esprit bouleversé, ils atteignirent Luçon.

Dans beaucoup de salons, à cette époque, il était de mode de faire tourner la table. La sœur des frères Ballereau, Mme Vexiau, à qui ils confièrent le trouble où les avait jetés l'étrange incident, leur proposa d'interroger un guéridon habituellement employé à cet usage.

A la question :

— Qu'avons-nous entendu, sur la route de Mareuil ?

— Ma voix ! fut-il répondu par la table.

Une fille de Mme Vexiau, Mme Hervé, qui existe encore, assistait à l'expérience,

J'ai entendu raconter par Léon, mon père, la fin de l'histoire dont Mme Hervé ne se souvient plus bien. La voici : Les enfants de M. Ballereau, convaincus que l'âme de leur père demandait des prières, firent, à son intention, célébrer le service divin et, ensuite, questionnèrent de nouveau la table, pour connaître le résultat de leur acte filial.

— L'âme de notre père est-elle délivrée ? demanda-t-on.

— Oui.

— Où est-elle ?

— Très bien, près de Mgr Soyer.

La réponse parut aussi naturelle que satisfaisante aux frères Ballereau et à leur sœur, attendu que la maison paternelle étant contiguë à l'évêché, d'excellents rapports unissaient M. Ballereau à Mgr Soyer.

Et mieux, dans la maison même, Mme Vexiau possédait un médaillon en or renfermant des cheveux mélangés des deux défunts, l'évêque et son ami.

MANIFESTATION SUPRANATURELLE

Puisqu'il vient d'être question de Mgr Soyer, voici un fait qu'il raconta lui-même en présence de Mme Vexiau et de Mme Hervé sa fille.

Il venait d'assister aux funérailles de son oncle et se tenait, un soir, en compagnie de sa sœur, dans son cabinet de travail. Tous deux se taisaient, pour donner libre cours aux tristes pensées qui assiégeaient leur esprit, quand on frappa à la porte.

— Entrez, dit l'évêque de Luçon.

Il y eut un moment d'attente et l'on frappa de nouveau.

— Entrez, répéta l'évêque d'une voix plus forte.

Mais personne n'entra Monseigneur, surpris et inquiet, se leva et ouvrit. Le vestibule était désert, aucun bruit ne s'y faisait entendre.

Mgr Soyer et sa sœur furent très vivement impressionnés par cette étrange manifestation que rien de naturel ne justifiait, et ils ne purent s'empêcher d'établir aussitôt un rapport entre elle et la mort récente de leur oncle très aimé.

SONGE PRÉMONITOIRE

Je tiens le fait suivant de ma belle-mère, Mme Bellaton.

Elle se trouvait seule à sa maison de Biossais, près Fontenay le-Comte, avec ses deux enfants : Alfred, âgé de trois ans, et Henri, bébé de quelques mois.

Une nuit, elle fut éveillé par le contact d'une main froide qui lui tenait le poignet. Instinctivement, elle chercha à se libérer et réussit à saisir la main qui s'échappa de la sienne.

Comme il y avait un lit d'enfant de chaque côté du sien, elle se tourna vers Alfred, pour voir si le petit n'aurait pas enjambé son lit, comme il le faisait souvent, pour se coucher près de sa mère, mais l'enfant dormait tranquillement et n'avait pas remué.

Puis aussitôt lui venait cette pensée que la main saisie était une petite main, une main de femme, celle de sa mère, morte depuis plusieurs années, et qui venait lui demander un de ses enfants.

Au matin, encore impressionnée, elle raconta le fait à deux ouvrières en lingerie qui, ce jour-là, travaillaient à la maison. Celles ci s'ingénièrent à détourner sa pensée de ses tristes pressentiments.

Mme Bellaton n'avait pu se remettre complètement de ses dernières couches, et son père, qui habitait Bourbon-Vendée, la pressait de venir se reposer chez lui. Elle s'y rendit enfin.

Bientôt après, le petit Henri tomba malade et mourut.

Le père de Mme Bellaton possédait au cimetière de Bourbon une concession, où déjà reposait sa femme. Il s'occupa de faire rouvrir le tombeau et, au pied même du cercueil de la grand'mère, se trouvait réservée une petite place, exactement de la grandeur d'un cercueil d'enfant.

Ce fut là qu'on plaça celui du petit Henri.

L. BALLEREAU.

A PELLEVOISIN

Nous nous sommes maintes fois occupés de la question du pèlerinage de Pellevoisin, et sans prendre parti dans le débat, nous avons tenu nos lecteurs au courant des discussions, peut-être un peu trop passionnées, qui s'élevaient par intervalles à son sujet.

On retrouvera un exposé très complet de cette question dans le numéro de l'*Echo du Merveilleux* du 1er octobre 1903. Si nous en reparlons aujourd'hui, c'est qu'un fait nouveau vient de se produire. Mgr Servonnet, archevêque de Bourges, a, en effet, tout récemment, rendu l'ordonnance que voici :

Nous, Archevêque de Bourges, Patriarche, Primat des Aquitaines,

Vu le décret du Saint-Office... contenant, entre autres décisions, la suivante : « Que ceux qui se livrent à la parole de Dieu observent entièrement les prescriptions du cinquième concile de Latran et du concile de Trente, vingt-cinquième session, concernant la prédication des apparitions et des miracles. »

Vu la disposition finale du dit Décret, par laquelle l' « Archevêque de Bourges est chargé d'en assurer la pleine exécution » ;

Attendu que, à l'occasion de divers pèlerinages, notamment en septembre 1904, des prêtres et des fidèles se sont réunis dans la cour joignant la chapelle dite des « apparitions » et y ont organisé des exercices religieux avec chants, décorations, illuminations en l'honneur des apparitions de 1876, comme si ces apparitions avaient été l'objet d'un jugement canonique : que des prêtres y ont, de notoriété publique, prêché sur le même sujet et dans le même sens, entremêlant parfois à leurs discours, avis ou prières, des paroles de blâme contre les mesures prises par l'Ordinaire du diocèse ;

Attendu, en outre, que lesdites manifestations se produisent devant une porte et un mur qui servent de clôture à la chapelle, au chœur et à l'entrée d'un monastère de religieuses placé sous notre juridiction spirituelle ; qu'elles peuvent compromettre la régularité et la paix de cette communauté, mais surtout porter à croire qu'elle tolère ou permet des actes ou des paroles contraires, soit à l'autorité de l'Ordinaire, soit principalement aux Décrets émanés du Saint-Siège :

Avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

I. — Pendant les divers pèlerinages qui auront lieu désormais à Pellevoisin, notamment au mois de septembre, la cour qui est placée devant les portes et le mur du monastère susdésigné restera fermée, de sorte qu'aucun pèlerin ne puisse y pénétrer.

II. — Il ne sera placé devant ces portes et mur du monastère, non plus que dans les diverses parties de ladite cour, aucune décoration, et il n'y sera fait aucune illumination, tant qu'un jugement canonique n'aura pas été prononcé dans la cause de Pellevoisin.

III. — S'il était contrevenu à la présente Ordonnance, Nous Nous réservons d'appliquer, selon le droit, les pénalités et censures édictées par le Ve Concile de Latran, et Nous voulons que la publication de cette même Ordonnance, qui sera affichée dans l'intérieur de l'église de Pellevoisin et lue au premier exercice de chaque pèlerinage, serve de Monition canonique.

† PIERRE, *Archevêque de Bourges.*

On le voit, cette ordonnance n'est pas, comme certains journaux l'ont prétendu, une sorte de condamnation des visions d'Estelle Fagette. Elle vise simplement les manifestations d'ordres divers qui se produisaient à Pellevoisin et réserve entièrement la question des apparitions.

« ... Tant qu'un jugement canonique n'aura pas été prononcé dans la cause de Pellevoisin » déclare Mgr Servonnet dans son Ordonnance. C'est donc que dans son esprit la cause n'est pas condamnée.

Au reste, Mgr Servonnet laisse subsister l'Archiconfrérie et le Scapulaire.

CLAUDE LAMBERSAN

Me trouvant un jour avec un vieux médecin de campagne, je lui racontais la suite des événements à venir, d'après les prophéties. Quand j'eus fini de parler, mon vieil ami me dit :

« J'ai eu un domestique qui prophétisait des choses qui s'accordent parfaitement avec ce que vous venez de dire. Je vous l'enverrai si vous voulez. »

Naturellement, j'acceptai l'offre avec empressement, et l'autre jour, je vis arriver l'individu en question. Il se nomme Claude Lambersan, et demeure à Saint-Genix-d'Aoste, en Savoie. Il paraît âgé d'une quarantaine d'années, sa conversation dénote une intelligence ordinaire de paysan peu cultivé. Il a vécu longtemps à Grandris, aux environs de Lyon, a été ensuite au service du docteur, et à présent vit retiré chez lui.

Voilà plus de quinze ans, dit-il, qu'il a des révélations ; elles furent d'abord verbales, données par des esprits qu'il ne put me définir ; à présent, elles paraissent rentrer dans la catégorie des visions, car il explique ce qui lui arrive en disant qu'on ne lui parle pas, mais qu'il voit et sent dans son cœur.

Une de ses premières révélations a été l'annonce de la destruction de Grandris : Notre-Seigneur lui montrait, à une certaine distance, la ville telle qu'elle est, et lui disait ensuite : « Tu veux voir ce qu'elle sera, retourne-toi... » et il vit un endroit désert, couvert de lande et de genêts. Parmi les prédictions qui ont été réalisées, il fut prévenu de la mort de sa femme et de sa belle-sœur ; il sut d'avance que les Dames du Calvaire de Grandris seraient expulsées et que leur mobilier serait vendu aux enchères.

Il a, dit-il, des révélations tous les quatre ans : à celle de 1902, il a vu une grande armée venant du nord se dirigeant vers Lyon (il était à Grandris) et massacrant tout sur son passage ; d'après lui, cela devrait se réaliser avant qu'il reçoive la révélation qu'il espère pour 1906. A la même vision, Dieu lui montra de grandes taches de sang dans plusieurs directions, et lui fit comprendre que ces directions sont celles de l'Angleterre, de l'Italie et de la Prusse. De plus, il a entendu ces mots, qu'il m'a répétés afin que je les transcrive textuellement : « A la fermeture des églises, la Révolution éclatera avant trois jours ». Il croit que cela arrivera avant la guerre. Pour moi, je crois que, comme beaucoup de voyants, il se trompe, quant à l'époque où s'accompliront les événements qu'il est chargé d'annoncer.

Je lui ai demandé s'il en savait plus long sur l'avenir ; il m'a répondu que non, et il espère apprendre autre chose en 1906. Il paraît fort religieux et dit

qu'il a passé son temps à prêcher — c'est son expression — à Grandris et dans son pays pour répandre ses révélations : naturellement il a été bafoué et on l'a traité de fou. Il les a transmises à nombre de prêtres, et même à Mgr l'évêque de Belley.

En somme, les deux points les plus importants que Lambersan annonce, ce sont la guerre et la révolution, d'accord avec toutes les prophéties. Quand j'ai essayé de lui faire décrire les uniformes de cette armée qu'il a vue, il n'a pu le faire, et n'a même pas su distinguer s'ils étaient français ou étrangers.

BARON DE NOVAYE.

UN SOUPER DE MORTS

CHEZ CAGLIOSTRO

..... Ce fut alors (1785) qu'on annonça l'apparition de Cagliostro. Bientôt on apprit qu'il existait une franc-maçonnerie du rite égyptien, au moyen de laquelle on communiquait avec les esprits de l'autre monde. Certains prétendaient avoir soupé avec des femmes célèbres de l'antiquité. Voici à ce sujet ce que m'a raconté le malheureux maréchal duc de Noailles, dont je certifie la véracité. Il était chez moi, avec l'évêque d'Arras, l'archevêque de Rouen, le cardinal de Larochefoucauld, le duc de Sully, le marquis de Saucourt, Mme la maréchale d'Aubeterre, Mme de Castellane et la marquise de la Roche-Aymon, comme moi dame du palais. Je le laisse parler :

« C'était en 1782, au mois de juin. J'avais quelque temps auparavant manifesté au grand-aumônier le désir de me trouver avec le comte de Cagliostro lorsqu'il ferait une expérience importante. Le prince Louis me répondit qu'il penserait à moi au premier *souper des morts* qui aurait lieu. Le 14 juin je reçus un billet ainsi conçu :

« Monsieur le Maréchal,

« Je n'ai pas oublié mes promesses : je vous in-
« vite à souper ce soir *avec qui vous voudrez*. Je vous
« réponds de la chère, mais non des convives, songez
« au vôtre, car vous devez en amener un.

« J'ai l'honneur de vous saluer, etc. »

« L'heure du rendez-vous se trouvait indiquée au *post-scriptum*. C'était au Palais-Cardinal, dans le propre appartement du grand aumônier, le salon des Chinois. Il y avait là le chevalier de Boufflers, le prince de Nassau, l'avocat Gerbier, M. d'Esprémenil, le maître du logis et moi. Nous nous connaissions tous, aussi la conversation ne languit point. Le prince Louis nous dit qu'il attendait le comte Cagliostro.

« Lorsque celui-ci entra, notre curiosité fut vivement excitée. Il était somptueusement vêtu ; son air grave, ses manières solennelles, nous imposèrent, bien que la plupart de nous le regardât comme un charlatan. Il causait peu, et semblait parfois s'abandonner à une profonde méditation. A onze heures trois quarts, il prit la parole, et s'adressant collectivement à tous les convives :

— Les noms que vous avez choisis, messieurs ? dit-il.

« Et prenant un morceau de parchemin vierge, une plume neuve qu'il trempa dans une liqueur rougeâtre, il se prépara à écrire ce que nous dicterions. Le prince Louis, poussé par la *rabia* princière et cardinale, parla le premier, tandis que le chevalier de Boufflers me disait assez haut pour être entendu :

— Voyez la distraction du prince, il oublie qu'il est chez lui.

« Le grand-aumônier, que cette plaisanterie démonta, choisit le cardinal *Duperron*; le chevalier de Boufflers, *Jeanne d'Arc*; M. le prince de Nassau, *César*; M. Gerbier, *Cicéron*; le conseiller d'Esprémenil, *Catilina*; et moi, le grand-connétable *Anne de Montmorency*.

« Tous les noms écrits, le comte de Cagliostro alluma un réchaud rempli d'étoupes imbibées d'esprit-de-vin, y jeta le morceau de parchemin enveloppé dans la cire blanche ; et quand la flamme eut consumé cet appareil, une odeur forte, mais balsamique, se répandit dans l'appartement.

« Minuit sonna.. Les battants de la salle à manger s'ouvrirent d'eux-mêmes, une illumination mystérieuse éclairait cette pièce ; les lustres représentaient certains signes célestes : il y avait treize couverts, treize fauteuils, et nous étions sept convives. Le prince Louis, au fait du cérémonial, nous fit passer cette fois devant lui : moi d'abord, puis M. de Nassau, de Boufflers, le conseiller, l'avocat et lui. La porte se referma ; nous nous assîmes... Aucuns domestiques n'étaient là. Tout à coup, la porte du salon dont nous venions de sortir, se rouvrit avec une violence qui nous fit tressaillir ..

« Une femme se présente ; sa taille était ordinaire, sa figure ronde, colorée, ses yeux resplendissaient, et son sourire avait quelque chose de divin. C'était Jeanne d'Arc. Elle portait un costume mi-bourgeois, mi-guerrier, très élégant, mais ne ressemblant point à celui qu'on lui donne dans nos tableaux. Nous remarquâmes sur sa cotte de mailles l'écusson d'azur qu'elle reçut de Charles VII, et une épée d'argent en pal croisée et pommetée d'or, et accostée de deux fleurs de lis d'or. Le grand César (Jules) entra le second ; nous le reconnûmes à sa tête chauve, ceinte de lauriers, à son air simple et grave tout à la fois. Il nous examina

les uns après les autres, et alla se placer près du prince de Nassau, qui recula son fauteuil, sans doute par politesse, bien que son visage exprimât la terreur et le dégoût. Le troisième qui comparut, fut l'éloquent Marcus Tullius Cicéron. Je le vois encore enveloppé dans sa toge et son manteau, et ayant le regard fixe, et autour du cou une raie rouge, qui rappelait que de sa tête tranchée on avait fait un horrible ornement à la tribune aux harangues. Le cardinal Duperron arriva ensuite, tout engoncé dans sa soutane rouge, portant le chapeau de cardinal qu'il ne quitta pas, ayant la barbe épaisse et une physionomie spirituelle. Après lui vint Catilina, celui-ci farouche, mélancolique ; il tressaillit en reconnaissant ses contemporains, Cicéron et César : le premier surtout, qui avait ordonné sa mort, lui causa un geste de rage. Cagliostro étendit sa main armée d'une baguette constellée vers le fier patricien, et il tomba dans une morne immobilité d'où il ne sortit plus. Dans cet intervalle, s'avança majestueusement le connétable Anne de Montmorency. Quelle figure noble et imposante ! D'une main il s'appuyait sur sa gigantesque épée, tout ébréchée de la multitude des coups qu'elle avait portés, et de l'autre il tenait un rosaire de lapis lazuli, garni de médailles, d'*agnus dei*, et de petits reliquaires. Il marchait péniblement ; ses yeux s'attachèrent d'abord sur César, il leva les épaules en passant devant les deux cardinaux ; et quand il prit place à mon côté, il m'honora d'un salut obligeant.

« La vue de ces personnages étranges nous avait ôté l'appétit. Nous avions grande envie de les toucher afin de nous assurer si c'étaient des corps opaques ou fantastiques, et nous n'osions. Plus hardi que les autres, et sous prétexte de débarrasser Mgr le connétable de sa rapière, je m'en saisis... Une commotion électrique, atrocement douloureuse, brisa presque mon bras, et m'ôta le désir de recommencer ; d'ailleurs, messire Anne donna à ses lèvres une telle expression, que je ne songeai plus qu'à me mettre en garde contre lui, en cas d'hostilité de sa part.

« Cependant, nul ne parlait, et les assiettes restaient pleines. Le comte Cagliostro voulant animer les convives, se tourna vers Jeanne d'Arc :

— Mademoiselle, lui dit-il, est-il vrai que vous n'ayez pas été brûlée à Rouen, comme le prétend la famille des Armoises, qui assure que vous êtes entrée postérieurement à cette époque chez elle par un mariage ?

L'auguste vierge sourit, et d'une voix qui nous fit tressaillir : — N'épargnez pas aux Anglais la honte de mon supplice, répliqua-t-elle ; c'est une tache dont ils ne pourront jamais se blanchir.

— Vive Dieu ! s'écria alors le grand-connétable, chaque fois que j'ai occis ou fait pendre un Anglais, c'était dans l'intention de vous l'offrir en holocauste de juste vengeance, noble vierge, ma mie !

« César prenant à son tour la parole, dit à Cicéron :

— Tullius, ces Gaulois que j'ai vaincus pendant dix ans, ont fait depuis assez bonne figure.

— Empereur, reprit le connétable, ils ont plus d'une fois battu les Romains, et le grand Charles VIII, notre bien-aimé roi, est entré dans Rome, la visière baissée et la lance droite appuyée sur sa cuisse, en signe de conquête.

— C'est que César n'était plus là, répondit l'éloquent orateur.

— Ou pour mieux dire que les Français s'y trouvaient, répliqua le grand-connétable.

« César se tut, mais sourit avec tant de dédain que j'en fus blessé ; cependant je n'osais me mêler à la querelle ; le cardinal Duperron, que le silence ennuyait, se mit à rire :

— Eh ! messieurs, vivons en paix, puisque Dieu nous interdit la guerre.

— Duperron, mon ami, s'écria Anne avec impatience et ironie, s'il te plaisait de te taire, lorsque monseigneur Julius César parle. N'as-tu pas assez causé en ton vivant sans aucun résultat utile ?

— Oh ! compère de roi, répondit le cardinal Duperron sans se laisser déconcerter, vous faites sonner haut vos batailles. Mais de par Dieu, nous n'aurions pas été implorer vos lumières, dans le conseil ! Au reste, vivons en paix pendant le peu d'heures que nous avons à rester sur cette terre.

« Là-dessus, le connétable s'adressant à César, qu'il qualifia d'*Imperator*, lui demanda s'il savait ce que c'était qu'un cardinal, et ici commença une conversation peu édifiante, à laquelle Cicéron prit part. Nous trouvions que cette fantasmagorie devenait fatigante, lorsque le comte Cagliostro fit un signe avec sa baguette. Cinq des fantômes présents se levèrent, et passèrent rapidement dans le salon sans nous saluer ; un seul resta à table, c'était Catilina.

— Ne m'as-tu pas entendu ? lui dit Cagliostro.

— A quoi bon m'en aller, répondit-il, puisqu'il faudra sitôt que je revienne ! Duval d'Espréménil, poursuivit le spectre en se tournant vers le conseiller au parlement, tu marches sur mes traces, tu iras presque aussi loin que moi, et comme moi, tu mourras de la main du *carnifex* (le bourreau).

« Il dit, se lève, lance à son voisin un regard de haine, et prend la même route que les autres. Quant à nous, nous restâmes immobiles, grâce à moi sur-

tout, auquel ce maudit Catilina avait dit en partant que je subirais le même sort que le fougueux parlementaire. »

« Ici j'interrompis le maréchal de Mouchy par une exclamation de terreur.

— Mais ces revenans sont des gens abominables, ajoutai-je. Quoi, monseigneur, vous, le plus parfait des hommes, vous subiriez le plus affreux supplice !

— En effet, c'est absurde, car il n'est pas probable qu'à mon âge je fasse assez d'actes de rébellion pour mériter de la part du roi un tel traitement... Mais j'ai vu, entendu, et mon récit est conforme à l'exacte vérité... je le reprends.

« Nos convives de l'autre monde partis, nous convînmes qu'ils nous avaient peu amusés. Nous nous levâmes de table sans avoir mangé, et rentrâmes en silence dans le salon ; le comte Cagliostro demanda le secret pour un temps limité, nous autorisant de le rompre dans l'intérêt de la loge, et afin de lui faire des prosélytes. »

— Avec qui croyez-vous avoir soupé ? dis-je au maréchal, avec des fantômes ou d'habiles pantomimes ?

— Madame, je suis persuadé que l'illusion a été complète.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Qu'on nous a joués, mais avec une adresse infinie ; ce qui me prouve l'invraisemblance de cette apparition, c'est la prophétie de Catilina... Cependant je les vois encore plutôt glisser que marcher, et pour douze cent mille francs je ne voudrais pas être soumis à une seconde épreuve de ce genre.

(*Mémoires de la comtesse d'Adhémar.*)

LE DEVIN CHINOIS

J'avais, en Extrême-Orient, un boy que j'appelais Li par abréviation d'un nom très long, très difficile à prononcer, que je n'ai pas retenu d'ailleurs. Li parlait fort bien la langue française, pour un Chinois ; il roulait les *r* comme un baryton toulousain. Les premières notions de notre langue lui avaient été inculquées par les marsouins du camp français de Tientsin, chez lesquels il avait servi en qualité de coolie. C'est assez pour dire que sa conversation était imagée. Il jurait comme un païen qu'il était, en trois langues : français, russe et anglais, ce dont il était très fier ; son habitude des camps faisait qu'il m'appelait « capitaine » et qu'en me parlant il réunissait les talons comme un troupier, Li était un type.

Parmi ses nombreux parents, tous lettrés, il en affectionnait tout particulièrement un, son oncle, qui habitait Chéfou, où il exerçait la profession de médecin.

Chaque jour, mon boy me parlait de son parent médecin, en termes chaleureux.

— Mon oncle, lui tout guérir, toutes les maladies : du froid, du chaud, du vent (les trois grandes catégories de la pathologie chinoise), lui dire, à toutes les femmes enceintes si elles accoucheront d'un garçon ou d'une fille.

Et je me mettais à expliquer à Li qu'il y avait en France de grands mandarins médecins qui avaient déclaré que cela était impossible à dire d'une façon certaine, que son oncle devait être un charlatan qui exploitait les gogos, plus nombreux en Chine qu'ailleurs.

Li s'est révolté et c'est sur le ton de la plus grande colère, en roulant une série de jurons français et russes, qu'il m'a fait irrespectueusement savoir que son oncle était un savant, non un charlatan, que son oncle causait tous les soirs avec Bouddha et que là résidait sa force, qu'en passant par Chéfou, nous irions lui rendre visite et que je verrais.

A mon arrivée dans cette ville, j'ai, en effet, vu l'oncle du boy. Il habite la cité chinoise qui est certes la plus sale de toutes les cités de Chine. Elle n'est praticable qu'en lourdes bottes. Li me précédant, nous prîmes, pour arriver chez les parents une porte à nom ronflant, « la porte du respect à rendre aux hommes honorables », une rue centrale, puis nous tournâmes à droite, dans une ruelle étroite et tortueuse où circulait sans cesse une multitude affairée.

Les boutiquiers y vendaient des oranges, des pamplemousses, des gigots de chiens, des canards fumés et aplatis passés à un ripolin chinois couleur chêne, des épaules de chat, des grappes de rats.

Nous marchâmes en tournant pendant une heure dans ce labyrinthe dont aucun Européen ne peut sortir sans guide, lorsque, au coin d'une rue, des cris attirèrent notre attention.

C'était là que les parents de Li opéraient.

L'un d'eux est monté sur une chaise, il tient un serpent d'une main, une fiole de l'autre, il débite un spécifique infaillible contre les morsures des animaux venimeux.

Un autre est charlatan. Pour attirer les badauds, il se sert d'un coq dont il a ganté un pied d'une patte de canard, et il explique que c'est avec un bâton de son onguent qu'il a collé cette patte au malheureux coq qui avait perdu la sienne dans un combat.

Un peu plus loin, la foule se presse autour d'un diseur de bonne aventure. Il frappe sur une corne de buffle, devant lui un corbeau est dressé à prendre avec son bec une des cartes étalées à terre le dos tourné.

— Tout ça, tout ça ! mon oncle ! me dit le boy, en étendant le bras avec fierté, et nous entrons dans la dernière fauza, une maison de riche, dans laquelle des femmes accroupies attendent leur tour de réception. Elles se cachent le visage à notre entrée et éteignent leurs pipes. Dans tous les coins l'on entend comme

des croassements : « Fagoua ! Fagoua ! » (un Français) !

Li parlemente et nous pénétrons.

Mon boy explique à son oncle, en parlant très vite, que je suis un mandarin de France qui doute de ses talents et que je veux apprendre de lui son moyen infaillible pour connaître le sexe des enfants dans le sein de leurs mères. Li qui sait très bien qu'il obtiendra quelques piastres supplémentaires en échange du service qu'il me rend, supplie le vieux lettré. Il doit lui expliquer qu'ils partageront, car cette fois le bonhomme me regarde avec des yeux presque souriants, sous ses larges lunettes aux cercles d'écaille. Il prend un pinceau et trace des signes sur le papier. Mon boy me traduit les paroles et pose des chiffres.

— Il y a deux moyens, me dit-il, dont l'un le plus simple est très connu du peuple.

« Trois facteurs entrent en jeu pour connaître le sexe du rejeton : l'âge de la femme, le moment de la conception et la lune. (En Chine, l'on ne compte pas par mois mais par lunes, les deux dénominations sont à peu près indentiques.)

Pour que l'enfant soit mâle, il faut que le dernier chiffre de l'âge de la femme et celui de la lune où doit être rapporté le moment probable de la conception soient tous deux ou pairs ou impairs. Si l'un est pair et l'autre impair, l'enfant sera une fille. Par exemple, une femme de vingt-quatre ans, enceinte du quatrième mois de l'année aura un garçon.

— Ce n'est là qu'un système populaire me fait observer le médecin chinois, et Li ajoute sentencieusement :

— Avec celui de l'oncle, y en avoir pas moyen de se tromper.

Au chiffre 49 on ajoute le mois de la conception, on retranche ensuite l'âge de la femme ; puis successivement l'on déduit tous les chiffres de 1 à 9. Si le reste obtenu est pair, la femme accouchera d'une fille, si le reste est impair, d'un garçon.

Avec un exemple, le calcul, de compliqué qu'il paraît, devient très simple.

Une femme a vingt-huit ans ; elle a conçu pendant la cinquième lune (cinquième mois) de l'année.

Posons 49 auquel chiffre nous ajoutons 5, le mois de la conception, total 54.

Retranchons l'âge de la femme 28. Reste 26.

Diminuons des déductions suivantes :

1 pour le ciel, reste 25.
2 pour la terre, reste 23.
3 pour l'homme, reste 20.
4 pour les saisons, reste 16.
5 pour les éléments, reste 11.
6 pour les accords musicaux, reste 5.

Le nombre qui reste (5) étant impair, cette femme de vingt-huit ans accouchera d'un garçon.

Si le nombre primitif était plus fort, nous continuerions à déduire ;

7 pour les planètes.
8 pour les vents.
9 pour le feu.

Trois Européens auxquels j'avais indiqué cette formule chinoise très ancienne ont fait l'expérience et l'ont trouvée concluante.

Que les futurs mamans l'essayent : cela ne peut pas faire de mal, et c'est amusant.

M. DE PRÉVIGNAUD.

LES SORCIERS INDIENS

Les Indiens et les Cynghalais sont des fervents de la théosophie et de l'occultisme, qu'ils agrémentent parfois de sortilèges destinés à frapper l'esprit de leurs « clients ».

Il est des cas même où ils obtiennent des résultats surprenants.

Tel est celui que cite le *Times of Ceylan*, du 6 avril, sur le témoignage de personnes dignes de foi.

Un *gourou* (sorcier) de Colombo, qui possède la faculté connue de voir dans le cristal, exerce aussi l'art de faire voir à distance au moyen d'une boîte de fer-blanc noircie. Après quelques incantations appropriées, il montre la boîte aux diverses personnes qui l'entourent ; quand l'une d'elles déclare qu'elle aperçoit une lumière, l'expérience commence.

Voici le récit d'une de ces séances que donne le *Times of Ceylan*, et à laquelle assistaient plusieurs notabilités anglaises de Ceylan.

On avait pris soin de ne s'entourer que de personnes inconnues du *gourou*.

Un enfant de dix ans, fils d'un des assistants, déclara « voir une lumière » dès qu'on lui présenta la surface noire. On lui demanda quelle était la forme de cette lumière.

— Elle ressemble, dit-il, à des dieux indiens.

Puis le Cynghalais proposa d'envoyer cette lumière là où l'on voudrait et de faire voir à l'enfant tout ce que cette lumière éclairerait.

On convint alors de désigner une maison que ne connaissaient ni l'enfant, ni le *gourou*.

Immédiatement, l'enfant décrivit minutieusement l'extérieur de la maison avec une exactitude rigoureuse. On demanda au *gourou* de promener la lumière à l'intérieur, de chambre en chambre. L'enfant décrivit tout les détails avec une merveilleuse précision.

« Dans une des pièces, dit le narrateur, se trouvait une vieille dame, parente de l'un de nous ; elle était mourante. Nous le savions, mais nous étions loin de nous attendre à ce qu'allait nous révéler l'enfant.

« Il nous fit, en effet, la description d'une foule de

personnes qui se trouvaient autour du lit. Nous reconnûmes sans peine que toutes ces personnes, mortes depuis longtemps, étaient proches parentes de la malade. Or, l'enfant ne les avait jamais vues.

« Puisque toutes étaient là, elle ne pouvaient y être qu'en esprit.

« Je ne puis exprimer mon saisissement en entendant ce que racontait le gamin.

« Nous reconnûmes un à un chacun de ceux qu'il nous décrivait. Quand nous avions un doute sur un nom, nous demandions au petit médium si ce n'était pas un tel. Il répondait oui ou non. Et quand nous lui demandions comment il le savait, il expliquait que c'était l'un des bouddahs lumineux qui lui indiquait la réponse par un haussement de tête.

« Il arriva que nous ne pûmes nous rappeler certains noms. Nous invitions le petit à nous les dire, s'il le pouvait. Nous voyions alors ses yeux se détacher de la surface où ils se tenaient fixés et suivre un objet invisible jusqu'au parquet. Puis, il épelait un nom, lettre par lettre. Il nous expliquait ensuite que l'un des bouddahs lumineux avait quitté la boîte et avait été écrire ce nom à terre.

« Outre les morts que nous avions connus et dont l'enfant nous révélait la présence près de la malade, il nous dit qu'il voyait aussi des formes étranges qui l'effrayaient. Il nous les décrivit en tremblant et finit par éclater en sanglots.

« Sur notre ordre, le *gourou* mit un terme aux visions de l'enfant.

« Mais le sorcier nous expliqua que ces formes étaient celles de génies bienfaisants ou malfaisants du monde des esprits.

« Aucun artifice n'était d'ailleurs possible, car nos précautions étaient trop bien prises, et nous avons posé nos questions de telle façon que rien ne pouvait indiquer les réponses, même de loin. Souvent même, il nous arriva de penser à une question et d'en recevoir la réponse avant de l'avoir formulée. La « lumière » me fit connaître même le numéro de la prochaine maison que je devais occuper.

« Je ne songeais pas à changer de demeure alors ; mais quand je le fis, non seulement le numéro de ma maison était bien celui qui m'avait été indiqué, mais encore, elle avait d'un côté une large pièce d'eau et était voisine d'une église, comme me l'avait annoncé la « lumière ».

« Enfin, le *gourou* me racontait que la police avait souvent recours à lui pour découvrir les voleurs et les lieux où ils cachaient leur butin.

« Après ce que j'avais vu, je n'eus aucune peine à le croire. »

H. R.

PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

chez un enfant japonais

On parle beaucoup, en ce moment, d'un jeune Japonais Ehima Kasakura, âgé de seize ans, et habitant Yakkaïchi, qui possède d'extraordinaires pouvoirs psychiques.

Depuis son enfance, disent ses voisins de Yakkaïchi, il a fait des choses étranges. Il ramassait des bouts de papier blancs et propres, et prétendait y lire des caractères écrits Un jour, il trouva un morceau de verre sur la plage de la baie de Mie, et raconta à ce sujet des histoires extraordinaires ; il dit d'où venait ce morceau de verre, de quelle manière il était composé et la classe sociale de l'homme auquel il avait appartenu.

Il trouva un jour une pièce d'or, l'examina un instant, et raconta l'histoire de cette pièce de monnaie du jour où elle fut frappée, il dit entre quel es mains elle avait passé, ce qu'on avait acheté avec, quels crimes avaient été commis à cause d'elle, quels méfaits elle avait payés.

Un soldat revenait de la guerre, blessé, mais plein de gloriole et racontant des histoires fantastiques sur ses faits héroïques. Il montrait un sorte de plaque métallique, toute bosselée et perforée, et disait : « J'avais cette plaque sur moi pendant la bataille et elle m'a sauvé la vie. »

Ehima prit le morceau de métal, l'examina, puis, le jetant dédaigneusement au soldat, il s'écria indigné : « Menteur ! Poltron ! tu as eu peur, tu t'es caché dans un fossé et tu as été blessé en fuyant vers le bas de la colline. »

Quand on lui demanda comment et pourquoi il parlait ainsi, il répondit : « Je l'ai vu sur la plaque elle-même. »

Le lendemain, le soldat se suicida, après avoir laissé un écrit où il avouait que tout ce qu'avait dit Ehima était exact et qu'il ne pouvait plus vivre, puisque sa honte était découverte.

***

Un touriste anglais, M. A. M. Robinson, le vit un jour au Japon et l'interrogea. — Comment peux-tu prophétiser, lui demanda-t-il ?

— Je regarde un objet, les images s'y dessinent ; je vois les faits et je les raconte.

— Entends-tu quelque chose ?

— Non, je vois les « mots parler ». Je n'entends rien Si je vois un homme, par exemple, et que ses lèvres remuent, je comprends ce qu'il dit, mais je n'entends rien. Une seule fois j'ai entendu des sons musicaux, mais je venais de m'éveiller d'un songe.

— Rêves-tu beaucoup?

— Oui, je rêve à bien des choses ; mais mes rêves ne sont par toujours exacts ; tandis que ce que je vois est toujours vrai.

— T'a-t-on jamais parlé de seconde vue ?

— Non. Qu'est-ce que c'est ? Est-ce comme moi ?

S'étant ainsi convaincu que l'enfant n'avait été endoctriné par personne, M. Robinson lui remit une pièce d'argent qu'il portait toujours sur lui. Cette pièce avait été trouvée dans des fouilles faites par son grand père, il y avait très long temps, et l'on ignorait ses origines précises. On croyait seulement que c'était une des médailles données par le président James Madison aux Indiens Miani.

L'enfant ignorait même ce que c'était que des Indiens d'Amérique ; mais après avoir ainsi tenu un instant la pièce dans sa main, il dit à M. Robinson : « Je vois une grande construction blanche dans une grande ville. Il y a une foule d'hommes blancs, et un, deux, sept, neuf hommes rouges. L'homme rouge — le gros homme rouge avec des plumes dans ses cheveux — promet qu'il sera l'ami du mikado blanc, le mikado blanc serre la main aux hommes rouges et leur donne des pièces semblables à celle-ci. »

« Très surpris, continua M. Robinson, je m'assis et regardai fixement l'enfant. Il examinait toujours la pièce et paraissait très intéressé de ce qu'il y voyait.

« — Tu as vu tout cela dans l'image ?

— Je vois autre chose encore, répondit-il. L'homme rouge est mort. On a tué son cheval, son petit cheval à courtes pattes. Ils ont mis l'Indien sur une plateforme au-dessus du sol. Tout son peuple pleure. Son arc et ses flèches, son fusil et sa pipe sont à ses côtés. Cette pièce est attachée à son cou... »

« J'étais confondu, dit encore M. Robinson. Je me rappelais brusquement que, dans mon enfance, mon grand-père me racontait que *Cheval-Jaune*, un petit chef indien, était mort près de notre ville dans l'Ohio et avait été enseveli sur une plateforme élevée au-dessus du sol. Je me souviens nettement qu'il m'avait raconté la mort du cheval, tué par ordre de son maître, qui en était très fier. Je me rappelais qu'il m'avait parlé de conflits entre Indiens et Blancs parce ceux-ci avaient violé la tombe de leur chef, pour lui voler ses bijoux.

« J'avais oublié tout cela quand le récit du jeune Japonais me le fit revenir en mémoire.

« J'ai appris depuis par des amis, qui, sur ma demande, firent des recherches aux archives de Washington, que *Cheval-Jaune* était à la tête d'une délégation qui vint à Washington pendant la présidence de Madisonet, que douze médailles spéciales avaient été frappées à cette occasion et offertes au chef et à ses compagnons. »

(*The Light.*)

LE MERVEILLEUX
DANS LE « JOURNAL DE BARBIER »

L'avocat Barbier, contemporain de la Régence et du règne de Louis XV, était actif, intelligent, doué de beaucoup de curiosité, et avait des mœurs qui n'étaient ni meilleures ni pires que celles de ses contemporains. Ce jouisseur aimable, Parisien raffiné et railleur, ne peut être regardé comme un bigot naïf, capable de croire tout ce qui est raconté en matière de surnaturel. Cependant il parle plus d'une fois de faits merveilleux dans son célèbre *Journal*, édité en 1857, et auquel nos historiens ont fait des emprunts très fréquents. Il nous apprend que parfois des Parisiens interprétaient à leur manière telle ou tel quatrain de Nostradamus.

Les Convulsionnaires

Nous ne rapporterons pas ce qu'il dit des convulsionnaires, parce qu'il répète de vagues racontars sans les vérifier. Par exemple, en octobre 1732, il écrit :

« Mme la duchesse de La Trémoille, qui est sœur du prince de Bouillon, et Mme la duchesse de Rochechouart... ont été voir... une femme qui, non seulement a des convulsions, mais qui, pendant ces convulsions, prophétise d'une certaine façon, parle comme un ange, et qui, après que les convulsions sont passées, redevient une petite femme d'un esprit et d'un langage fort médiocres. Je sais de la première main que Mme la duchesse de La Trémoille en a été étonnée et qu'elle est convenue qu'elle lui avait dit sur elle des particularités étonnantes. »

« Le père Gourdan, religieux de Saint-Victor, est mort âgé de plus de quatre-vingts ans. Il vivait si pieusement qu'il ne descendait pas même dans le jardin avec les autres religieux. On n'a pas attendu après sa mort, car depuis très longtemps tout le peuple, surtout les femmes et filles, allaient au père Gourdan, lui faire dire des messes et lui demander des nouvelles et des réponses sur un mariage, un procès, un voyage, toutes sortes de choses. Il s'était acquis la réputation d'un petit prophète. Il est mort sans recevoir les sacrements, les ayant refusés de la main de son supérieur, parce qu'il était janséniste et appelant de la constitution. »

« Il est mort, il y a près d'un an, un M. Paris, frère d'un conseiller de Grand'Chambre, qui avait dix mille livres de rente, qui les donnait toutes aux pauvres, ne mangeait que des légumes ; couchait sans draps ; vivait constamment d'une

manière simple. Il a été enterré à Saint-Médard, faubourg Saint-Marcel.

« Tout le peuple de Paris, même gens au dessus du peuple, a été à sa tombe, étant regardé comme bienheureux et faisant, au dire de ces gens-là, des espèces de miracles. Il était janséniste dans toutes les formes.

« Qui de ces deux hommes, qu'on doit regarder comme élus, avait la grâce pour penser juste ? (mars 1229) (1).

Notre avocat, faute d'études théologiques et d'enquêtes personnelles, raisonne sur ces questions comme le vulgaire.

« Plus on creuse ces matières, soit sur les prophéties, soit sur les anciens miracles reçus par l'Eglise, et plus on voit l'obscurité des unes et l'incertitude des autres, qui se sont établis, dans ces temps recu'és, avec aussi peu de fondement que ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux... Si cela arrive de nos jours dans un siècle raffiné, irréligieux et débauché, il ne faut plus être surpris de quelle manière, dans tous les temps, les différentes religions ont pris faveur. La politique s'en mêle, et l'établissement s'est fait insensiblement... » (2)

Barbier ne distingue pas les prophéties canoniques et les prophéties privées, l'action de l'imagination et celle d'un esprit inspirateur, bon ou mauvais ; il ignore complètement les règles traditionnelles de l'Eglise, résumées par le Pape Benoît XIV, son contemporain, sur les miracles et la canonisation des saints ; et ne s'aperçoit pas que les démons ont toujours intérêt à faire confondre vrais et faux miracles, vraies et fausses prophéties. Enfin il oublie de reconnaître que jusqu'au temps de Dioclétien, ce n'est pas la politique qui a favorisé le progrès des croyances chrétiennes, chez des peuples encore plus raffinés, irréligieux et débauchés.

Sommeil léthargique exceptionnel

« Je lis une chose fort extraordinaire dans le *Mercure* d'avril dernier (3), de la relation d'un médecin à Saint-Saulge, ville du Nivernais, nommé M. Théveneau, sur la maladie de la demoiselle Gignol, femme d'un notaire et huissier à Saint-Saulge, qui tombait dans les assoupissements léthargiques, avec privation de tous sens, et qui n'avait de soulagement que quand on lui ouvrait la veine. Il rend compte que, depuis le mois de septembre 1726, jusqu'en février 1728, il lui a fait ouvrir la veine dix mille cent quatre-vingt-dix-neuf fois, ce qui ne paraît pas croyable, et il en rend compte jour par jour : on ne tirait, comme on en juge bien, que très peu de sang, et il suppute qu'on peut lui avoir tiré vingt et une livres dix onces et six gros de sang ». (Mars 1728).

A notre époque, la dormeuse de Thenelles, dont a parlé l'*Echo du Merveilleux*, n'a pas été soumise à ce singulier traitement.

Une chienne savante

« Nous avons eu, cette année, à la foire, une chose fort curieuse : une chienne, nommée Charmante, grande comme un chien de chasse, qui joue à la triomphe à merveille. Le premier des spectateurs donne cinq cartes pour la chienne et cinq pour lui à l'ordinaire, et retourne le triomphe. Le maître met les cinq cartes par terre dans l'ordre qu'il les a reçues ; la chienne va prendre avec sa gueule une carte pour jouer, et si elle a un roi, elle ne joue pas une basse carte. Si la personne prend et joue une carte dont la chienne n'ait pas, elle tourne pour voir ce qui retourne, va prendre un atout, et coupe, et prend le plus petit, si elle en a deux. Elle ne s'est pas démentie une fois pour jouer aussi bien qu'une personne. Le maître étala toutes les cartes à terre, sans distinction ; deux spectateurs demandent la carte qu'ils veulent, l'un le huit de pique et l'autre le neuf de cœur ; la chienne tourne et cherche les deux cartes, l'une après l'autre, et les apporte à son maître dans sa gueule.

On lui étale par terre des cartes, avec une lettre dessus, qui composent l'alphabet ; les spectateurs demandent de faire un nom comme Marie, Louis ; elle prend l'une après l'autre toutes les lettres pour faire ces noms et ne se trompe point à l'orthographe.

On lui étale des cartes où il y a des chiffres, ensuite son maître étale cinq cartes, comme au piquet ; son maître lui demande quel nombre cela fait ; elle compte comme on compte un point de piquet et elle en apporte juste le chiffre. On lui demande de quelle couleur est la robe d'une femme ; elle cherche dans ses lettres et elle apporte celles qu'il faut pour faire vert, blanc, etc. Enfin on fait retenir deux cartes à la compagnie, en idée ; on brouille le jeu ; le maître étale à terre toutes les cartes renversées, c'est-à-dire les figures dessous. On demande à la compagnie laquelle des deux on veut faire tirer la première. On demande à Charmante la première carte retenue ; elle cherche, regarde, et prend une carte, que la personne reconnaît être la sienne.

Tout Paris a vu cette chienne, et moi aussi. On croit, ma foi ! qu'il y a un peu de magie dans ce fait-là ! (*Journal de Barbier*, mars 1730).

Probablement, le maître de la chienne la faisait répondre par un signe, comme celui du cheval savant dont a parlé l'*Echo du Merveilleux* du 1er septembre 1904. Mais il aurait fallu faire une enquête scientifique.

(1) Le P. de Bonniot, dans *Le Miracle et ses contrefaçons* (Retaux-Bray éditeurs), constate que parfois un miracle a lieu sans qu'il faille le regarder comme la preuve de la vérité d'une doctrine nouvelle.

(2) *L'Echo du Merveilleux* a reproduit des extraits d'un ouvrage sur les « Miracles » du diacre Pâris (en 1899.) Nous renvoyons les chercheurs au *Mystère d'iniquité* (livre écrit contre les convulsionnaires, par le prêtre janséniste Reynaud) ; à celui de M. Elie Blanc (*Le Merveilleux dans le spiritisme, le jansénisme*... 1865, Plon, in-8°) ; et aux manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal.

(3) *Mercure de France*, 1728, avril, p. 719-727, et août 1727, p. 1789.

Le duc de Richelieu magicien

« Il a couru un fort vilain bruit sur le compte de M. le duc de Richelieu, ambassadeur à Vienne. On dit qu'il a toujours aimé la chimie, la magie et ces sortes de sciences extraordinaires ; qu'il s'est lié d'amitié avec un seigneur de la cour de l'Empereur, du même goût ; qu'ils ont emmené deux Cordeliers avec eux dans une maison de campagne ; qu'ils leur ont fait dire la messe, et, après la consécration, donner les hosties à deux boucs, l'un noir et l'autre blanc, dans le dessein de voir le diable ; que le nonce du Pape, ayant été averti, les a surpris, qu'il a envoyé les deux Cordeliers à l'Inquisition, et que l'Empereur a écrit au Roi. Dans le fait, il y a eu dans la *Gazette* qu'on établissait chez l'Empereur une inquisition pour arrêter et punir des impiétés qui s'y commettaient, ce qui prouve qu'il y a quelque chose de vrai. Cependant, cette histoire était générale dans Paris, où l'on dit à présent que M. le duc de Richelieu n'y a point de part. » (Juillet 1727.)

Suivant Duclos (t. II, p. 265-267), le duc de Richelieu, l'abbé de Zinzendorf, fils du grand chancelier de l'Empire, et le comte de Westerloo, capitaine des hallebardiers de l'Empereur, s'arrangèrent avec un aventurier qui leur promit de leur faire voir le diable. Le lieu de l'entrevue était une carrière.

Le lendemain, les ouvriers qui y travaillaient trouvèrent un homme vêtu en Arménien et baigné dans son sang. L'aventure fit scandale. Il fallut que le cardinal de Fleury s'en mêlât pour obtenir l'absolution à Rome. Seul, le comte de Westerloo fut obligé de se sauver (1).

L'impiété et la superstition sacrilège vont très bien ensemble : on sait que le Régent eut des curiosités non moins coupables que le trop fameux roué, son contemporain.

Songe prémonitoire du lieutenant de vaisseau Le Pineau

« Le Pineau, lieutenant de vaisseau..., homme de quarante-neuf ans, avait été dans un très grand péril sur mer, il y a six ou sept ans. Le vaisseau prenait eau. Plusieurs personnes étaient péries ; ceux qui restaient firent un vœu que s'ils en revenaient, ils jeûneraient tous les vendredis et entendraient la messe tous les jours pendant un an. Ils arrivèrent au port de Rochefort, où tout le monde faisait des acclamations comme d'un miracle. Ils donnèrent ordre de faire faire un tableau de ce naufrage, de le dédier à la Vierge, et on le mit dans la principale église de Rochefort. Cela s'exécuta. Le Pineau était parti devant pour venir à Paris. C'était un grand garçon bien fait, de l'esprit, et dans toutes sortes de plaisirs; il n'avait pas trop bien exécuté son vœu Il y a trois mois qu'il fut obligé de retourner à Rochefort ; étant entré dans cette même église, il fut frappé de ce tableau, et il se ressouvint que c'était son naufrage ; son vœu lui repassa dans l'esprit et il tomba en mélancolie. La nuit, il vit en songe une grande solitude, une maison religieuse et un chœur rempli de religieux. Cela le toucha. Il conçut de là que le ciel lui marquait de se retirer, il en prit le dessein.

Il revint à Paris, donna ordre à quelques dettes, et sur-le-champ est parti pour se mettre à la Trappe, où il est à présent. M. Dupuis, président au grand Conseil, son neveu, a été l'y voir, pendant ses vacances, pour le détourner de ce dessein; il y a paru très déterminé, et il lui a dit une circonstance très particulière, c'est que quand il est arrivé à la Trappe, où il n'avait jamais été, il a reconnu la même solitude, la même maison et la même église qu'il avait vues en songe. C'est un fait certain et très surprenant. » (*Journal de Barbier*, décembre 1727) (1).

Miracle de Sainte-Marguerite

« Il y a longtemps que Dieu n'avait fait de miracles. Nous en avons eu un, à Paris, le dernier mai, à la procession de la grande Fête-Dieu, et il est si avéré que je suis obligé moi-même de le croire, ce qui n'est pas peu. Dans le faubourg Saint-Antoine, paroisse de Sainte Marguerite, il y a la femme d'un ébéniste, âgée de quarante-cinq ans (2), laquelle était paralytique, ne pouvant même marcher dans sa chambre. Elle était incommodée depuis longtemps et elle avait, par-dessus le marché, une perte de sang qui lui durait depuis sept ans. Cette femme avait la foi à l'Evangile, et une véritable, comme on va voir. Elle avait envie depuis longtemps de se faire porter dans la rue, le jour de la grande Fête-Dieu, et de se prosterner devant le Saint-Sacrement, pour lui demander sa guérison ; elle avait communiqué son dessein à son confesseur. Le prêtre, qui n'avait pas tant de foi qu'elle, l'en avait détourné. Enfin, sans rien dire davantage, elle s'est fait descendre à la porte, et lorsque le dais a été près d'elle, elle s'est jetée par terre, elle s'est traînée de force sur ses mains jusque sous le dais, en disant tout haut les paroles du paralytique de l'Evangile : « Seigneur, tu peux me guérir, si tu le veux. » Cela a causé de l'émotion ; on lui avait même un peu déchiré ses habits pour la retenir, croyant que c'était une femme folle, mais elle s'est relevée sur-le-champ, et, à la vue de tout le monde, elle a suivi la procession et conduit le Saint Sacrement à l'église. Il y a actuellement des commissaires nommés pour faire le procès verbal de ce fait, qui est d'autant plus important où il est arrivé, qu'il y a quantité de huguenots dans le faubourg Saint-Antoine. Toutes les femmes de la première qualité ont été et vont voir cette femme. Elle marche, elle se porte bien, elle leur conte la chose telle qu'elle est ci-dessus. Le curé de Sainte-Marguerite l'a priée de ne point aller à la procession à la petite fête, parce que cela causerait trop de confusion. Le bon de l'affaire, c'est que M. le cardinal de Bissy a envoyé

(1) Note de l'éditeur de 1857.

(1) Barbier raconte que M. le prince de Tingry rêva voir son billet d'enterrement tout imprimé, et le jour indiqué pour le 9 mars 1729 : il ne lui en arriva toutefois que la peur.

D'après le même, la famille de M. Le Pineau le fit sortir de la Trappe à cause de sa santé et il vécut dans le monde, très retiré.

Le président Dupuis lui avait raconté cette histoire extraordinaire (décembre 1729).

(2) Elle se nommait La Fosse.

son grand vicaire à cette femme pour lui faire accepter la Constitution (1). Comme c'est le grand soutien de cette affaire, d'autant plus accréditée que le Pape, que l'on croyait contre, l'a acceptée purement et simplement, il a cru qu'il n'y avait qu'une femme constitutionnaire sur qui Dieu pouvait avoir fait un miracle, mais notre femme a répondu au grand vicaire qu'elle le remerciait et qu'elle n'entendait rien à tout cela. Voilà qui est dans le naturel d'une femme qui connaît son Evangile et rien de plus. » (*Journal*, juin 1725.)

Prophétie concernant le roi Stanislas de Pologne

« ... Je sais, dit Barbier, un fait fort singulier, connu de tous ceux qui sont à Chambord à la cour du roi Stanislas, mais, de plus, qui a été dit et confirmé par le Roi même, en 1731, à un de mes amis qui prêchait à la cour du roi Stanislas, à Chambord.

On sait qu'après la déroute du roi de Suède, le roi Auguste étant rentré en Pologne, le roi Stanislas se retira au duché des Deux-Ponts, qui appartenait au roi de Suède. Il avait avec lui le comte de Tarlo, son parent, qui avait tout abandonné en Pologne pour le suivre. Il a été ici son ambassadeur, lors du mariage de la Reine

Un jour, le comte de Tarlo, étant à cheval, rencontra dans les champs une femme, qui lui parla ; n'importe à quelle occasion. Cette femme, après l'avoir bien envisagé, commença à lui parler de quelques faits passés, touchant ce qui s'était passé en Pologne. Cela surprit le comte de Tarlo, que cette femme du commun parlât si pertinemment de faits de guerre et de politique. Il lui demanda comment elle savait cela. Elle lui répondit qu'elle savait bien d'autres choses ; et, de faits en faits, elle surprit de plus en plus le comte de Tarlo, en lui disant des choses qui lui étaient arrivées, et qui ne pouvaient être sues que de lui. Enfin elle lui dit qu'il arriverait un grand événement, qui était la seule chose au monde qu'il souhaitait de plus, mais qu'il n'aurait pas la consolation de le voir. Le comte de Tarlo pensa d'abord que ce ne pouvait être que le rétablissement du roi Stanislas sur le trône. Il demanda à cette femme si elle voulait bien voir le Roi, qui était à Deux-Ponts ; elle lui dit que oui. Il s'en retourna à Deux-Ponts. Son premier soin fut de conter au Roi son aventure et de le prier qu'il lui présentât cette femme. Le Roi, qui est fort religieux, lui dit que non seulement ces sortes de curiosités n'étaient pas permises, mais même qu'elles n'avaient aucun fondement. Cependant, sur les instances du comte de Tarlo, il consentit de parler à cette femme.

Un matin, le comte de Tarlo la fit entrer dans le cabinet du Roi, qui était pour lors avec les deux princesses, ses filles, car la reine de France avait une sœur aînée que le Roi aimait éperdûment ; il la caressait dans ce moment, et il les fit retirer.

Le Roi dit à cette femme qu'il semblait l'avoir vue quelque part. Elle lui répondit qu'elle l'avait vu à la bataille de Pultawa, où l'armée du roi de Suède avait été battue.

Après les premiers compliments sur la science de cette femme, sur ce qu'elle avait dit au comte de Tarlo, elle commença à babiller ; elle dit au Roi qu'il aimait fort sa fille aînée, qu'il caressait lorsqu'elle était entrée, mais qu'il aurait le malheur de la perdre dans peu. Cela fâcha le Roi. Elle lui dit que sa seconde fille le consolerait de la perte de la première ; qu'elle serait un jour une grande reine. Cela étonna le Roi. Il questionna cette femme ; elle ajouta qu'elle serait reine de France. Enfin, elle finit sa prédiction en disant au Roi qu'en 1733 précisément, il remonterait sur le trône de Pologne. Cette femme sortie, le Roi fit convenir au comte de Tarlo, par l'extraordinaire de ces destinées que c'étaient de pures visions.

Peu de temps après, le Roi perdit sa fille aînée ; mais cela ne lui donna pas plus d'espérance pour le reste. Il a avoué, dans le récit qu'il en a fait à mon ami, qu'il ne pouvait jamais s'imaginer comment sa fille deviendrait reine de France. Il a dû y compter bien moins après la mort du roi de Suède, quand il a été obligé de s'enfuir des Deux-Ponts ; que le roi de France lui a accordé une retraite dans Weissembourg, où il manquait de tout et où il ne subsistait que par les libéralités qu'on lui faisait.

Lorsqu'il faisait cette confidence, trois choses étaient déjà arrivées : la mort de sa fille aînée, la seconde fille, reine de France, qui est l'événement le plus surprenant, et la mort du comte de Tarlo. Il avouait qu'il était tenté quelquefois de se flatter de la dernière, mais cependant qu'il n'y avait pas d'apparence... (mars 1733).

« Comme le roi Stanislas est parti le 25 d'août, fête de saint Louis, ou peu de jours auparavant, il y a des gens qui conjecturent son retour de Pologne sur l'Evangile du jour de saint Louis, dans saint Luc, chapitre XIX, verset 12, qui porte « qu'il y a un homme d'une grande naissance qui est parti pour prendre possession du royaume dans un pays éloigné, que les gens du pays lui ont envoyé dire par des ambassadeurs qu'ils ne voulaient pas de lui pour Roi, qu'il a pris possession du royaume, et qu'il est revenu. » Il n'est point dit s'il a été forcé de revenir ou non. Mais ce serait en demander trop à saint Luc. » (Septembre 1733.)

---

(1) La bulle *Unigenitus*, qui condamnait un ouvrage janséniste.

Barbier, après avoir tenté de railler la procession de la châsse de Sainte Geneviève, faite pour obtenir le beau temps, écrit : « Il faut convenir que le temps a changé depuis la procession. A la vérité, il y avait changement de lune, mais il avait toujours plu pendant les changements de lune précédents, et la campagne donne les espérances d'une abondance générale. Suivant le rapport de plusieurs personnes, il y a eu quelques miracles à Sainte-Geneviève, surtout d'une femme qui avait les jambes mortes depuis quatre ans, et qui a marché, elle demeure même dans mon quartier. MM. de Saint-Germain-des-Prés et le recteur, avec l'Université, y ont été depuis la neuvaine, après la procession. » (Juillet 1725)

— Plus loin, il mentionne, à la date du 23 août, une procession faite en reconnaissance du miracle de Sainte-Marguerite, par l'archevêque de Paris, qui donna un mandement à ce sujet.

Voltaire a été témoin de ce miracle, ce dont il plaisante dans sa correspondance (*Echo du Merveilleux*, 1897, p. 107).

A notre époque, des malades ont été guéris à Lourdes au passage du Saint-Sacrement, pendant une procession.

Horoscope de l'Angleterre pour 1756

« Le courrier d'Avignon a remarqué une chose fort singulière dans la *Gazette* du 6 juillet 1756. Il a indiqué un livre rare qui est dans la bibliothèque du collège des jésuites, fait par le père Yves de Paris, capucin, en 1654, et imprimé à Rennes en Bretagne, intitulé *Nova methodus astrologiæ et fatum universi*, la destinée de l'univers; à la page de cette seconde partie, il se trouve, à l'article de l'Angleterre : *Annus 1756 minatur (Angliæ) maximum excidium, quia horoscopus pervenit ad Saturnum et fit transitus a signo aerio in signum terreum sibi contrarium.* L'année 1756 menace l'Angleterre d'un grand désastre parce que l'horoscope est parvenu jusqu'à Saturne, et qu'il se fait un passage d'un signe aérien à un signe terrestre qui lui est contraire. Cela est fort extraordinaire, dans les circonstances présentes, par la perte de Port-Mahon qui fait aux Anglais une perte considérable pour leur commerce. » (Ib. juillet 1756) (1).

Pour copie conforme :
TIMOTHÉE.

ÇA ET LA

Conservé dans du rhum

Les mémoires de Marbot parlent d'un mort dont le corps avait été mis dans un tonneau de rhum, où ses moustaches poussèrent de façon à lui tomber jusqu'à la ceinture (*Echo du Merveilleux*, 1905, p. 37-38).

Il a été parlé, dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (10 mars 1905), de M. Granet, notaire à Viverols (Puy-de-Dôme), qui conserve le corps de son père dans l'alcool : « Une ouverture vitrée... permet de voir le visage du défunt, dont les cheveux et la barbe ont poussé dans l'alcool d'une manière extraordinaire. »

Trente-et-un ans de sommeil

Les journaux de Burgos annoncent le réveil, après trente-et-un ans de sommeil cataleptique, d'une fermière de Villaciensa.

Comme, naguère, chez nous, la dormeuse de Thenelles, la fermière espagnole fut, pendant ce si long sommeil, l'objet d'observations nombreuses de la part de savants et de médecins.

Aujourd'hui qu'elle est réveillée, la fermière refuse de croire qu'elle a pu si longtemps dormir. Et pourtant, bien des choses sont changées autour d'elle, qu'elle ne reconnaît plus.

Le caractère et le rire

Il y a autant de genres de rires que de voyelles. Les personnes qui rient en A sont franches, inconstantes, amoureuses du bruit et du mouvement. Le rire en E est le propre des flegmatiques et des mélancoliques. L'O indique la générosité dans les sentiments et la hardiesse dans les mouvements : y prendre garde, si l'on appartient au sexe faible. I. I. I., rire des enfants et des personnes naïves, dénote une personne serviable, dévouée, mais timide, irrésolue. Les blondes rient en I, ce qui ne veut pas dire que toutes soient naïves. Evitez comme la peste tous ceux qui rient en U ; ce sont des avares, des hypocrites, des misanthropes.

Avis aux gens à marier !

Le prophète américain

Le fameux « prophète » John Alexander Dowie, dont nous avons parlé lors de son séjour en France, était un peu oublié. Il fait en ce moment, de nouveau, parler de lui. Il vient en effet de signer un « décret » où est définitivement réglée la question du mariage. La principale prescription de ce décret impose aux conjoints de présenter chaque année aux fonts baptismaux un enfant, du sexe masculin ou féminin, à leur choix. Le prophète Dowie a résolu le problème de la repopulation.

(1) Un abonné voudrait-il nous analyser l'ouvrage du P. Yves de Paris?

Comment je devins spirite ET Comment je cessai de l'être

(Voir le numéro du 1er septembre 1905.)

Le lendemain, saisi par la curiosité bien naturelle de pénétrer le mystère des manifestations spirites, je courus chez mon ami, le vieux bouquiniste, un vrai type d'homme, sorte de philosophe, rappelant « le cynique », très instruit du reste — il avait tant flairé, dégusté et manipulé de cerveaux imprimés dans sa vie ! — mais ayant rompu délibérément avec les exigences mondaines et la façon de penser même du siècle. Je le rencontrai, lisant son journal, le brûle-gueule aux lèvres, sa barbe hirsute et chenue en coup de vent, le chef couvert d'une toque crasseuse, les pieds dans des chaussons de laine et des sabots, et se promenant paisiblement au soleil sur la place la plus fréquentée de la ville. Etranger à tout ce qui l'entourait, il savourait en dilettante sa pipe vieille et noire et ruminait la prose du quotidien qu'il parcourait.

A la question que je lui posai *ex abrupto*, s'il n'avait pas des traités complets de spiritisme, le regard aigu du brave homme se voila de pitié, son nez d'aigle eut des velléités de pénétrer dans sa pipe, et il me demanda sérieusement — nos relations lui permettaient cette familiarité — si quelques grains d'ellébore ne me seraient pas plus profitables.

Je protestai en riant, l'assurai de l'équilibre parfait de mon intellect, puis, comme j'insistai, il me livra, avec une compassion toute paternelle, deux ouvrages d'Allan Kardec et « Après la mort » de Léon Denis.

J'emportai aussitôt les « classiques » du spiritisme chez moi et les parcourus entièrement dans la journée. Le soir, à la nuit, j'avais ingéré la prose des trois volumes et savais, sans pourtant y ajouter beaucoup de foi, comment on évoque cérémonieusement les esprits, de quelle façon on converse avec eux, com-

ment enfin on les prie de s'en retourner dans l'au-delà, tout le code, en un mot, de civilité puérile et honnête entre gens des meilleurs mondes, quoique.... légèrement différents.

Après le repas du soir, je voulus expérimenter à nouveau, mettre en pratique les connaissances que j'avais acquises en spiritisme, mais il me fallut un assez long temps pour décider ma femme et sa mère qui ne voulaient en aucune façon s'approcher du meuble ensorcelé.

Je finis toutefois par décider ma femme, et comme un mien ami — garçon timide et sans volonté — venait d'entrer pour prendre le café avec nous, je l'obligeai, malgré ses protestations apeurées, à compléter le cercle des expérimentateurs.

Ma belle-mère, elle, refusa catégoriquement de se joindre à nous et préféra aller se coucher, non sans laisser la bougie allumée sur sa table de nuit, dans la crainte d'une « attaque nocturne » des esprits.

Cependant, sous l'imposition de nos mains réunies, le guéridon ne tarda pas à frémir, puis à s'agiter et, suivant la méthode d'expérimentation indiquée par Allan Kardec, dans ses ouvrages, nous causâmes...

Nous apprîmes alors que « l'esprit » qui s'était manifesté la veille et communiquait avec nous le soir même, par l'intermédiaire de la table, grâce à un alphabet de convention, était une suicidée ! Une jeune étudiante russe, nihiliste, qui s'était pendue par peur de la Sibérie, des mines !

Elle nous dit son prénom, que j'ai oublié, mais elle ne voulut ou ne put nous décliner son nom patronymique.

Peut-être avait-elle oublié son état civil ! !

Se livrer au spiritisme, certes, c'est déjà passablement funèbre ; mais causer avec un suicidé, un pendu, c'est épuiser tout ce que ce terme de « spiritisme » renferme d'intensité macabre.

Sans plus tarder, et avec les formules d'obsécrations spirites en usage, je renvoyai la jeune étudiante à son suicide qu'elle voulait absolument nous narrer et la priai de vouloir bien laisser manifester en sa place des esprits moins funèbres, notamment mon père, décédé à la suite d'une maladie dont il avait contracté les germes, vingt ans avant, durant la campagne de 1870.

Mais celui-ci, malgré mes évocations réitérées, fit des difficultés pour venir causer avec nous. Il y eut des hésitations, des tergiversations, durant lesquelles le guéridon, désorienté, indiquait des mots sans suite, inintelligibles même, comme si toute communication intelligente était rompue.

On eût dit qu'une dizaine « d'esprits » se pressaient autour de la table et voulaient malgré tout placer leur mot, — ne fût-ce qu'un seul ! — dans la conversation typtologique.

Enfin une seule volonté resta maître du... poste télégraphique, et après les pourparlers d'usage s'annonça comme étant... Sadi Carnot.

A ce sujet, je tiens formellement à prier la famille de cet homme d'Etat de ne voir dans ce qui va suivre aucune insinuation malveillante.

D'ailleurs la dignité de M. Carnot n'est nullement en cause ici, comme on va le voir, et cette manifestation, parmi beaucoup d'autres, m'a permis de comprendre quel tissu d'erreurs et de mystifications était la doctrine spirite.

Au premier mot de *Sadi*, épelé par le guéridon, je crus qu'un Turc ou un Arabe allait m'entretenir d'Allah, de Mahomet... et peut-être de son paradis ; mais, sans interruption, à coups sûrs, précipités, énergiques, le mot *Carnot* vint s'inscrire à côté de celui de *Sadi*.

Ceci se passait quelque temps après l'assassinat du malheureux président de la République à Lyon. Au nom de *Carnot* épelé par le guéridon, je fus, je dois l'avouer, quelque peu impressionné, et je manifestai mon respect, mon admiration, et toute ma compassion au bienveillant chef d'Etat, puis je blâmai énergiquement l'acte criminel dont il avait été la victime ; le tout — j'en ris aujourd'hui — agrémenté de réflexions philosophico-politico-spirites qui devaient (pendant que je les exposais oralement à la table, approuvant mon panégyrique de temps à autre en se trémoussant d'aise) me donner un air passablement stupide.

Néanmoins, j'achevai péniblement mon discours, et, pour rompre les chiens, ramener une note gaie, parmi nous, vivants et morts, interviewers et interviewé, je fredonnai juvénilement « la Marseillaise », ce qui eut le don de faire vibrer.... l'âme patriotique.... du guéridon ! Et nous causâmes....

Le prétendu Carnot eut la bonté de me donner des conseils de famille ! Il s'intéressa à mes ennuis, voulut bien s'immiscer dans les intérêts de notre jeune ménage ; enfin, et avant de nous adresser un dernier adieu, il déclara, d'une façon formelle, à ma femme, que le ressentiment que ma mère nourrissait contre elle s'éteindrait un jour, et même que celle-ci serait bien aise de l'avoir auprès d'elle pour la soigner sur ses vieux jours.

Les relations que j'avais avec ma mère avait pris depuis mon mariage un caractère tellement violent, tendu, que j'avais cessé de la voir et je ne prêtais aucune créance à ces prédictions, les estimant peu fondées ; toutefois la prophétie de... Carnot se réalisa

cinq ans après, et aujourd'hui ma mère a une profonde affection, doublée d'une haute estime, pour ma femme qui l'a, depuis, tirée plusieurs fois d'attaques violentes de maladie.

Néanmoins « l'esprit » de Carnot ne revint plus à nos séances, malgré nos pressants appels, et d'autres entités, bonnes ou mauvaises, dont je ne me souviens plus, défilèrent... dans le guéridon.

Entre temps nous essayâmes — puisque mon père décédé ne répondait pas à nos évocations, (les esprits interrogés nous disaient qu'il était... occupé ailleurs !) — nous essayâmes d'évoquer le père de ma femme, mais *jamais*, jamais celui-ci ne répondit à notre vif désir de converser avec lui.

C'était de son vivant un homme juste, droit et bon catholique sans être cagot, le type parfait de l'honnête ouvrier arrivé par le travail à une situation aisée de contremaître, franc, intègre et réfléchi.

Parfois cependant, une intelligence, se manifestant dès le début de nos séances, prétendait être la personne évoquée puis, après quelques réponses saugrenues, se faisait un malin plaisir de nous détromper.

Lors le guéridon, redevenant inerte aussitôt, nous indiquait que « l'esprit » farceur avait déserté notre cercle. Quelques semaines s'écoulèrent ainsi.

Souvent « les esprits » refusaient de répondre à des questions trop élevées, d'un haut caractère scientifique, et quand j'insistais, l'entité présente nous quittait brusquement, sans nous avertir, et le guéridon divaguait alors jusqu'à ce que la séance prît fin.

C'est ainsi que pour les petits tours exécutés par les somnambules de foire : divination d'un nombre, d'un mot, d'une pensée, d'un fait postérieur au moment, le guéridon répondait parfaitement bien, mais dès qu'on l'interrogeait sur l'Univers, Dieu ou tout autre question ardue, l'esprit fuyait, le meuble restait inerte.....

Peu à peu, au cours de nos séances la nature des manifestations s'était modifiée. Le guéridon ne se livrait plus à des exercices variés. Son jeu était devenu plus sobre, avait pris les apparences d'une certaine dignité.

Le choc répété d'un des pieds du meuble, choc violent ou très doux, avait définitivement remplacé les exercices extravagants des séances précédentes, et, un soir, quel ne fut pas notre étonnement d'apprendre (comme réponse à la demande qui ouvrait invariablement toutes nos séances : celle de savoir le nom de « l'esprit » qui manifestait) que l'entité qui daignait se manifester enfin à nous était l'esprit, jusqu'alors demeuré sourd à nos appels, de mon père.

(*à suivre.*) L. C.

A TRAVERS LES REVUES

UN MÉDIUM GALICIEN

Dans la revue allemande *Psychische Studien*, M. Samson Tyndel, occultiste bien connu, raconte les curieux faits suivants, dont il a été le témoin.

La séance avait lieu à l'Université de Lemberg, sous la présidence d'un professeur et avec l'assistance d'experts en médecine, en chimie et en psychologie. Inutile de dire que les précautions les plus minutieuses avaient été prises La salle était éclairée au moyen d'une lampe rouge de photographe.

Le médium fut étroitement lié sur un fauteuil, derrière un rideau, et voici ce qui se passa :

Une solide chaîne sans fin en cuivre, dont tous les anneaux avaient été préalablement vérifiés, fut enfilée dans un bâton dont deux personnes tenaient chacune un des bouts.

Sur la demande du médium, on approcha le rideau du bâton. Dès que le contact eut lieu, la chaîne fut violemment projetée au milieu de la pièce, sans que le bâton ait été lâché. Quand on examina la chaîne et le bâton, tous deux furent trouvés en parfait état.

On détacha une des mains du médium qui l'étendit *au-dessus* d'une petite table. Celle-ci fut aussitôt soulevée et lancée au loin.

Un piano *fermé* joua plusieurs airs, sans que personne s'en approchât.

On suspendit une cloche et une lyre par une cordelette au plafond. La cloche sonna, la lyre vibra — et le médium était toujours ligoté sur son fauteuil.

On passa alors à des expériences de dématérialisation.

Une boîte d'allumettes fut placée sur une petite table dans une pièce éloignée de celle où se trouvait le médium. Elle disparut aux yeux de tous et fut retrouvée entre les mains du médium. On renouvela l'expérience avec un œuf; le résultat fut le même.

Le médium affirma que ces objets avaient été dématérialisés et rematérialisés; qu'une main les lui avait portés; mais que son pouvoir était insuffisant pour matérialiser cette main.

Le médium à l'état hypnotique parlait le polonais et l'allemand, bien qu'à l'état de veille, il ne puisse s'exprimer qu'en ruthène, sa langue maternelle.

Il déclara que les esprits qui le dominaient s'appelaient Foyer, Cumberland et Bastien.

Il fit aussi diverses prédictions qui n'ont pu être vérifiées jusqu'ici. Mais il en avait fait une en automne 1904, qui semble s'appliquer assez exactement à des événements qui se réalisèrent aux époques indiquées. Ainsi il avait dit qu'avant la fin de l'année, un chef bien connu tomberait sous le coup de révolutionnaires.

Les détails de cette prédiction, publiés alors, paraissent s'être vérifiés par la mort de Plehve et même par celle du grand-duc Serge.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73